



Une jeune fille chez les indiens

Les pérégrinations guyanaises de Louise LAMY (1912-2004), artiste peintre colmarienne

Catherine MUNIER† (1886-1970)

Résumé – *Une jeune fille chez les Indiens*, rédigé par Catherine MUNIER (1886-1970) fin des années 1930, épouse du gouverneur colonial Georges LAMY (1878-1940), retrace les aventures de leur fille, Louise LAMY (1912-2004), en Guyane française entre 1933 et 1935. Présenté comme le récit de Louise, ce texte en grande partie inédit décrit le bagne de Cayenne et les populations indigènes d'Iracoubo et de la Pointe-Isère. La vocation artistique de Louise, alors âgée de 21 ans, constitue le fil conducteur du récit. Résolue à peindre les portraits des membres des tribus autochtones, le texte décrit les difficultés auxquelles Louise doit faire face, la limitation des moyens de transport, l'hostilité des milieux naturels et les réserves des indigènes à se prêter au jeu du portrait. Ce témoignage mêle descriptions et réflexions personnelles sur les cultures amérindiennes et sur les impacts liés à la colonisation. Enrichi des portraits réalisés par Louise LAMY et de photographies familiales, ce manuscrit constitue un témoignage singulier de ce contexte colonial au début du XX^e siècle en dehors des champs de l'anthropologie moderne. À la manière d'un récit de voyage, il offre une perspective intime sur la Guyane et ses populations autochtones, contribuant également à la mémoire et à la compréhension d'un patrimoine culturel en voie d'effacement.

Mots-clés – Colonie française, Gouverneur Georges Lamy, peuples Wayana, bagne de Cayenne.

Abstract – *Une jeune fille chez les Indiens*, written in the late 1930s by Catherine MUNIER (1886-1970), wife of the colonial governor Georges LAMY (1878-1940), recounts the adventures of her daughter, Louise LAMY (1912-2004), in French Guiana between 1933 and 1935. Presented as Louise's own account, this largely unpublished text describes the penal colony of Cayenne and the indigenous populations of Iracoubo and Pointe-Isère. The main thread running through the story is the artistic vocation of Louise, who was 21 years old at the time. Determined to paint portraits of members of the tribes, the text describes the difficulties Louise had to face, the limited means of transport, the hostility of the natural environment and the reluctance of the natives to play the portrait game. This account combines description with personal reflections on Indian cultures and the impact of colonisation. Enriched with portraits by Louise LAMY and family photographs, this manuscript is a unique record of this colonial context at the beginning of the twentieth century, outside the fields of modern anthropology. Like a travelogue, it offers an intimate perspective on French Guiana and its indigenous peoples, contributing to the memory and understanding of a cultural heritage in the process of being erased.

Keywords – French colony, Governor Georges Lamy, Wayana people, Cayenne penal colony.

Avant-Propos de l'éditeur

Nous proposons ci-après la publication d'un manuscrit partiellement inédit de Catherine MUNIER (1886-1970), épouse de l'administrateur colonial Georges LAMY (1878-1940), qui retrace les aventures guyanaises de leur fille Louise (1912-2004) dans les années 1930. En préambule, il paraît nécessaire -pour une meilleure compréhension du texte- de fournir au lecteur quelques éléments historiques et biographiques concernant respectivement le parcours de ce manuscrit et des protagonistes.

Louise LAMY (épouse TREPPIER), artiste peintre, fait don en 1988 à la *Société d'Histoire naturelle et d'Ethnographie de Colmar* d'un de ses portraits d'indienne monté sous verre ainsi que d'une poterie "d'origine indienne" (Annexe 1). Elle présente le 23 octobre 1991 dans les murs de la *Société* une conférence sur son séjour guyanais pendant la mandature de son père, gouverneur de Guyane française de 1933 à 1935 (Annexe 2). Elle y retrace non seulement l'origine et les circonstances de

l'acquisition de cet objet mais elle livre également de nombreux souvenirs vivants des indiens Wayana rencontrés, qu'elle désigne ici sous le nom d'indiens roucouyennes.

Subséquentement, à l'occasion de l'acquisition par la Société en 2022 d'une partie des œuvres de L. LAMY réalisés à Madagascar (1912-1931), en Guyane (1933-1935) et en Côte d'Ivoire (1936), sa fille Madame Ghislaine LECHLEITER et son mari Monsieur Jean-Marie LECHLEITER nous ont présenté et confié la copie d'un manuscrit dactylographié.

Ce document, ici nommé "Manuscrit LECHLEITER", est composé de 52 pages, non reliées, sur papier fin, de format 21 cm x 25 cm. La première page correspond à la page de titre avec la mention manuscrite "Documents Peaux Rouges" puis 51 pages dactylographiées numérotées de manière manuscrite de 1 à 51. Il n'y a aucune indication d'auteur ou de date. La mise en page du texte pourrait suggérer qu'il s'agit possiblement d'un bon

à tirer. En première approche, le récit semble indiquer que Louise LAMY est l'auteurice de ce texte. En réalité, un fragment de ce texte a été publié le 4 janvier 1936 dans la *Revue bleue, politique et littéraire* (n°1, 74^e année, pages 16-18) par Catherine MUNIER épouse LAMY, la mère de Louise. Un renvoi en note de bas de page indique "À paraître prochainement : une jeune fille chez les Indiens, par C. MUNIER". Il semble donc que la mère de Louise est l'auteurice de ce texte rédigé à la première personne dans un style de carnet de voyage pouvant laisser penser que l'héroïne Louise en serait également la rédactrice. La citation régulière de "maman", comme personnage secondaire brouille par ailleurs les pistes sur l'identité réelle de l'auteur/trice, puisque même la descendance LAMY pensait que Louise en était l'auteurice. Nous n'avons pas retrouvé trace d'une publication ultérieure dans les colonnes de la *Revue bleue*, qui a cessé ses activités en 1939, ni dans d'autres périodiques à travers nos recherches sur les principales plateformes bibliographiques en ligne dont celle de la Bibliothèque nationale de France (<https://gallica.bnf.fr>).

Possiblement, ce document a été publié à compte d'auteur ou resté à l'état de projet et transmis à la famille sous cette forme. Si l'on compare les passages publiés en 1936 dans la *Revue bleue* avec celui extrait du manuscrit LECHLEITER, transcrit ci-après *in extenso*, des différences apparaissent. La partie correspondante (pages 45 à 53) a été significativement augmentée bien que la structure du texte, dont l'ordonnement des paragraphes et la cohérence narrative, reste identique. Cela semble indiquer que Catherine MUNIER a probablement retravaillé le texte de 1936 dans un objectif de publication ultérieure dans la *Revue bleue*, comme signifié dans la note de bas de page (cf. *supra*). Pour cette raison, il semble raisonnable d'attribuer le crédit d'auteur à Catherine MUNIER et de garder le titre original cité dans la *Revue bleue*, auquel nous rajoutons en sous titre "les pérégrinations guyanaises de Louise LAMY (1912-2004), peintre colmarienne".

Nous avons fait le choix d'illustrer ce texte de certaines des œuvres de L. LAMY, aujourd'hui dans les collections de la SHNEC, ou en dépôt, et dont certaines ont été exposées notamment lors de la première exposition de Louise en décembre 1935 dans la salle d'exposition de l'agence des Colonies autonomes, 11 rue Tronchet à Paris. Le vernissage a eu lieu en présence du Gouverneur général Marcel OLIVIER (1879-1945). Louise réalise également d'autres expositions parisiennes dès son retour de Côte d'Ivoire en 1936 dont l'exposition, remarquée par la presse, de mars-avril 1938 à Paris inaugurée par le ministre d'état Albert SARRAUT (1872-1962) (se reporter à l'article de Max Robert VALTAUD dans la revue *France-Outre-Mer* du 1er avril 1938). Nous y avons également ajouté des photographies provenant des archives familiales LECHLEITER afin de compléter cette documentation iconographique. Le texte du manuscrit LECHLEITER a été ici scrupuleusement respecté, quelques rares erreurs orthographiques ont été corrigées alors que certaines, liées à des usages de l'époque, ont été laissées intentionnellement mais indiquées par le terme [sic]. Nous avons également çà et là ajouté quelques commentaires indiqués par [NDLR]. Par ailleurs, une discordance dans la trame narrative (page 41) indique qu'un ou plusieurs feuillets a ou ont été perdu(s).

Nous prions le lecteur de se souvenir que certaines expressions ou opinions émises à travers ce texte doivent être contextualisées. Nous n'avons expurgé aucune d'entre elles, il s'agit d'un témoignage littéraire et personnel sur les peuples indigènes de Guyane mais également sur l'univers carcéral du bagne de la Guyane française fermé en 1946.

Lorsque la jeune Louise LAMY quitte ces populations indigènes en 1935, un autre jeune homme précisément débarqué sur le continent sud-américain, Claude LEVI-STRAUSS (1908-2009). Alors âgé de 27 ans, il débute sa carrière scientifique et fournira un tout autre regard sur les peuples indigènes amérindiens et plus largement en anthropologie. Mais cela, pour paraphraser Catherine MUNIER, c'est une autre histoire !

La rédaction du Bulletin de la *Société d'Histoire naturelle et d'Ethnographie de Colmar* (SHNEC) tient à exprimer ses remerciements à Monsieur et Madame Jean-Marie et Ghislaine LECHLEITER pour nous avoir confié la responsabilité de la publication de ce manuscrit. Nous remercions également Claire PRÉTRE, directrice et attachée de conservation au *Musée d'Histoire naturelle et d'Ethnographie de Colmar* (MHNEC) pour les recherches et la documentation liées à ce texte et également à Aurélien CANIVENC et Jean HABERSTROH, MHNEC, pour le travail de numérisation et de relecture/formatage du texte transcrit. Enfin, l'avant-propos a été relu par Agathe MULO, actuelle directrice et conservatrice au MHNEC, et le texte final a été relu *in extenso* par Aurore STOFFER et Daniel HOLFERT, SHNEC. Nous avons donc le plaisir, près d'un siècle plus tard, de vous livrer les aventures de Louise LAMY, dont nous saluons la mémoire vivante à travers la belle et joyeuse écriture de sa mère Catherine.

Jean-Michel BICHAIN
Pour le Bulletin de la SHNEC

Illustrations

page 24 : Jeune homme indien et Louise LAMY, Guyane française. Document photographique, format original 22 x 32 cm, archive familiale LECHLEITER, crédit d'auteur, lieu et date inconnus (probablement 1934).

page 28 : Portrait d'une femme de face sur fond marron, d'un certain âge, coiffé d'un madras à dominante jaune, vêtue d'un vêtement bleu et d'un foulard rose sur les épaules retenu par une broche orfévree, portant des boucles d'oreille pendantes en forme d'éventail ou de parasol, et une croix en or sur une chaîne autour du cou. Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache, format original 32 x 49.5 cm. Cayenne, mai 1935 [Collection SHNEC].

page 32 : Portrait d'homme portant une coiffe à motif de rayures jaunes, bleues et blanches, Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton gris, format original 32.5 x 48 cm. Lieu et date inconnus (probablement 1934) [Collection SHNEC]. La coiffe est très ressemblante à celle portée par le jeune homme photographié page 24.

page 38 (en haut) : Femmes et enfants, Guyane française. Document photographique, format original 18 x 24 cm, archive familiale LECHLEITER, crédit d'auteur, lieu et date inconnus (probablement 1934).

page 38 (en bas) : Femmes et enfants, Guyane française. Document photographique, format original 18 x 24 cm, archive familiale LECHLEITER, crédit d'auteur, lieu et date inconnus (probablement 1934).

page 39 : Jeune fille et enfant, Guyane française. Document photographique, format original 18 x 24 cm, archive familiale LECHLEITER, crédit d'auteur, lieu et date inconnus (probablement 1934).

page 42 : Portrait d'indienne, Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton, format original 31.5 x 45.5 cm. Alaïkymain Bois Dagosto, 7 avril 1934 [Collection SHNEC]. N°39 sur le catalogue des Galeries Andrée Dupeux.

page 44 : Portrait d'une femme de trois-quarts sur fond lilas, à mi-corps. Indienne avec les cheveux rassemblés en une longue tresse, des peintures sur le visage, de nombreux colliers, et une tunique rouge. Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton, format original 32.5 x 50 cm. Pointe Isère, septembre 1934 [Collection SHNEC].

page 46 : Portrait d'une femme indienne de trois quart, en buste jusqu'aux hanches. Le visage orné de peintures rouges. Les cheveux relevés en chignon tressé, ornés d'une couronne à motifs rouge et blanc, nouée à l'arrière de la tête, portant de nombreux colliers rouges, bleus et blancs dont un avec un médaillon jaune, vêtue d'une tunique rouge, nouée sur l'épaule droite, bordée de longues franges blanches et resserrée à la taille par une ceinture blanche à longues franges également, un bracelet rouge au poignet droit. Le modèle baisse les yeux et semble esquisser un sourire, ses mains s'accrochent à sa tunique. Sur fond badigeonné en bleu non uniforme. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache, format original 45.8 x 62.5 cm. Indienne Galibi, Iracoubo, 8 avril 1934 [Dépôt LECHLEITER, SHNEC].

page 47 : Portrait d'une femme indienne de trois-quart, les cheveux réunis en tresse, coiffés d'une couronne de plumes majoritairement jaunes, et de deux fleurs, le visage orné de peintures rouges et de plumes blanches, portant plusieurs colliers colorés, les épaules suggérées par un trait de couleur violette. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton gris, format original 45.2 x 53 cm. Indienne Roucouyenne, Guyane Française, 1934 [Dépôt LECHLEITER, SHNEC].

page 50 : Portrait sur fond vert, découpé en ovale, d'une Indienne coiffée d'une couronne possiblement de plumes, les cheveux attachés en deux chignons bas tressés, Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton vert, format original 29 x 39 cm. Iracoubo, 1934 [Collection SHNEC].

page 52 : Portrait d'un homme de face, tête nu, cheveux courts, sur papier brun clair. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton brun, format original 32.8 x 48.2 cm. Porteur Inini, 1933 [Dépôt LECHLEITER, SHNEC].

page 56 (en haut) : Georges LAMY, Catherine LAMY née MUNIER, Jeanne LAMY (1920-2003), Louise LAMY et Nelly LAMY (1916-1986). Document non daté, mais probablement entre 1936 et 1940. Document photographique, format original 24 x 31 cm, archive familiale LECHLEITER.

page 56 (en bas) : Louise LAMY (au centre) et le Ministre d'état Albert SARRAUT (1872-1962) (à droite) lors de l'inauguration de l'exposition de Louise en avril 1938 à Paris. Document photographique, format original 18 x 24 cm, archive familiale LECHLEITER.

page 58 : Portrait d'une femme de face portant un madras noué sur la tête, Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton, format original 24.6 x 35.3 cm. Remire-Montjoly, 1935 [Collection SHNEC]. À Remire-Montjoly, il existait une communauté martiniquaise de Saint-Pierre réfugiée suite à l'éruption du volcan de la montagne Pelée.

page 59 : Portrait de femme de profil sur fond bleu lavande, fumant la pipe, portant un madras noué sur la tête et une boucle d'oreille en forme de boule en métal doré. Martinique. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache, format original 40.5 x 33 cm. Femme à la pipe, Martinique, 1935 [Collection SHNEC]. N°42 sur le catalogue des Galeries Andrée Dupeux.

page 60 : Jeune femme guyanaise, Guyane française. Portrait en pied d'une jeune femme en costume local réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton, format original 25 x 33 cm. Non daté [Collection SHNEC]. N°32 sur le catalogue des Galeries Andrée Dupeux.

page 61 : Portrait d'une femme de face sur fond brun clair, coiffée d'un madras, des anneaux dorés aux oreilles et un foulard jaune sur les épaules, Guyane française. Portrait réalisé par Louise LAMY, gouache sur carton brun, format original 32.5 x 48.5 cm. Bourda, 25 aout 1934 [Collection SHNEC].



UNE JEUNE FILLE CHEZ LES INDIENS

par Catherine MUNIER[†]

Départ

"Comme vous avez de la chance de faire un si beau voyage !", vous disent toujours les gens qui restent confortablement installés chez eux.

Si vous les poussiez un peu, ils seraient prêts à partir avec vous au bout du monde ; mais le jour de prendre le train ou le bateau, soyez sûrs qu'ils manqueraient au rendez-vous.

Pour nous, coloniaux, l'heure de quitter la France a sonné. L'appartement de Paris est rempli de malles. Tout est sens dessus dessous. Les employés de la Compagnie Générale Transatlantique sont déjà venus chercher les bagages de cale, mais il reste encore les malles de cabine, et je vous assure qu'elles sont en nombre impressionnant.

— Quand donc, a dit papa tout à l'heure, saurez-vous voyager avec moins de colis ?

Maman, philosophe, n'a rien répondu ; elle est triste d'ailleurs de quitter Paris ; la vie coloniale, depuis vingt ans qu'elle la subit, commence à la fatiguer. Que de fois ai-je entendu, depuis huit jours :

— Tu sais, ma fille, nous allons avoir bien chaud là-bas ; nous recommencerons notre vie de Madagascar. Quand tu étais petite et que nous sommes partis sur la côte Est, entre Tamatave et Diégo : de la pluie... des moustiques... rien à manger. J'ai fait pendant trois ans le pot-au-feu avec un morceau de bœuf et un oignon ; et les gens d'ici vous diront quand même : "Aux colonies, vous êtes des petits rois, vous avez tout ce que vous voulez, et du soleil !". Oui, pour cela, ma chérie, nous allons avoir chaud.

Depuis quelque temps, pour maman, les colonies qu'elle aime bien se résument entièrement dans ces mots : "Avoir trop chaud". Aussi papa, qui vient de rentrer, lui trouve une drôle de figure.

— Voyons, voyons, maman, il ne faut pas te tourmenter comme cela ; mais oui, nous aurons chaud : Cayenne se trouve exactement sous l'équateur. Mais tu aimes bien les colonies, et là-bas il fait chaud.

— Oui, mais je n'aime pas la chaleur,

— Enfin, sois raisonnable ; et puis, tu sais, dans la brousse tu verras des Indiens.

La figure de maman a changé.

— Des Indiens ? Des vrais ?

Et tous en chœur, les enfants, nous nous rappelons les récits de Fenimore Cooper : *Œil-de-Faucon*, la longue carabine, les Indiens abattant avec leurs flèches n'importe quel gibier, leurs coiffures en plumes, etc...

Et tous, parcourant l'appartement en désordre, nous chantons, sur l'air de Faust : "Quelle veine, nous verrons des Indiens".

Première escale

C'est donc sous le signe de la gaité que nous avons pris le bateau hier soir.

Les difficultés survenues au moment du départ, et qui se présentent toujours, ont été résolues avec notre cri de guerre poussé dans l'appartement de Paris aux dernières heures.

— Nous allons voir des Indiens, pas ceux que Buffalo-Bill promène dans toute l'Europe, ni ceux que vous voyez maintenant au cinéma, mais des vrais.

En attendant... nous attendons.

Le bateau, qui devait partir de Bordeaux à 18 heures, n'a pas encore quitté le quai ; fatigués, nous avons tous décidé de nous coucher.

Nous nous réveillons en pleine mer, et on nous annonce pour le lendemain l'arrivée à Vigo. Il fait un temps superbe ; nous sommes au mois d'avril, le 2 [NDLR - 2 avril 1933].

La baie de Vigo est une des plus belles que je connaisse. Rien de comparable à celles de Diego et de Rio-de-Janeiro, les plus grandes du monde ; mais celle-ci peut déjà mettre à l'abri une quantité impressionnante de bateaux.

En arrivant, nous avons dépassé trois grands cuirassés au mouillage. L'un d'eux est bien vieux : à peine paraît-il bon pour être mis à la ferraille. Le deuxième, sur cette mer bleue, semble un coquelicot géant. Le troisième a reçu le dernier coup de figolage : blanc et gris, il resplendit, et paraît un joujou neuf. Avec un peu d'attention, nous remarquons que ces bateaux sont d'un modèle unique et à peu près de la même époque. Mais, en mer, la peinture est le plus sûr des magiciens pour transformer de vieux bateaux en bâtiments neufs. Cela nous donnerait beaucoup à réfléchir si nous n'étions sur le point d'entrer dans un port.

On nous a dit en quittant Bordeaux :

— Quel bateau prenez-vous ?

— Le *Macoris*.

— Mais c'est un vieux rafiot !

— Pas tellement ; il paraît d'ailleurs que la cuisine y est bonne ; et vous savez, quand on est douze jours en mer, cela a de l'importance.

— Oui, mais si vous avez une tempête ?

— Oh, qu'importe ! C'est une chance à courir, comme tous ceux qui voyagent. Vous, vous restez chez vous ; pourtant, en traversant la rue un jour de vent, vous pouvez recevoir sur la tête une cheminée ou un volet.

— Oui, beaucoup de vent en mer cela s'appelle tempête ; et l'autre jour, quelqu'un disait : "Ce *Macoris*, il vient d'être repeint, il fait son petit effet, mais il ne tient que par la peinture."

Peut-être ces trois bâtiments de guerre ne tiennent-ils, eux aussi, que par cette couche de vernis que des ouvriers leur octroient en chantant.

Les matelots qui nettoient les cuivres, et qui partiront peut-être demain, chantent à tue-tête ; ils nous font de grands signes quand nous passons, ils nous saluent en même temps que leur sirène sonne pour nous dire bonjour. Tous ces cris éclatants,

cette baie, ces bateaux, ces chants, composent un beau tableau sous le clair soleil. Malgré tout, on a presque froid, il faut mettre des manteaux d'hiver.

— Avec quelle joie je sens encore ce vent frais, a dit maman, malheureusement, ce temps d'Europe, nous n'en avons plus pour longtemps.

Aussi, pour en profiter, respirons-nous à pleins poumons l'air du large.

Nous sommes assez près de la côte, maintenant, pour distinguer les maisons construites en étages.

Quelqu'un près de nous dit :

— C'est très joli Vigo, et bien entendu nous descendrons tous à terre.

Vigo

À peine avons-nous mis le pied sur le quai que des marchands de toute sorte viennent à nous ; ils ont installé sur les vieux pavés pointus leur pacotille : châles aux fleurs éclatantes, bien faits pour parer les brunes d'Espagne, poteries naïves, rappelant nos faïences campagnardes.

Maman se laisse tenter par de grands plats creux.

— Encore de nouveaux paquets, soupire papa.

Les plats sont déjà payés ; il n'y a même pas de papier pour les emporter, et nous les prenons sous notre bras ; nous avons ainsi l'air de revenir de la foire de Neuilly et d'avoir gagné à la loterie. Mais nous n'allons pas loin, car la rue monte ferme : on doit avoir de là-haut un beau point de vue. Un guide espagnol accourt et nous interpelle : "Le coup d'œil, señorita, c'est là-haut qu'il faut le voir."

Il nous ouvre la porte d'une espèce de grand car dans le genre de ceux qui transportent les noces à Paris. Nous nous serrons tous sur les banquettes, et en route pour les hauteurs.

Devant les portes, les gens nous regardent ; il m'était advenu de "détailler des touristes venus à Paris" : c'est notre tour aujourd'hui d'être regardés.

Arrivés au faite, tout le monde descend : vue superbe, grand vent, photos ; chacun s'extasie et charge ses appareils. Nous revoyons, tous petits, nos cuirassés du matin ; auprès d'eux, les autres bateaux font figure de barques ; c'est le moment d'être bon photographe, car sûrement ils feront bien dans le paysage.

On repart contents de ce souvenir fixé sur le papier grâce à la photo.

Nous reprenons notre carrosse. Pour visiter la cathédrale, nous enfilons des rues à peine larges pour laisser passer le car ; à chaque instant, on a l'impression que l'on va entrer dire bonjour au boulanger ou à l'épicier ; plus on descend, plus la rue est étroite, et nous sommes très étonnés d'arriver tout à coup sur une petite place.

Voici la cathédrale, tout le monde descend. Les gens au seuil des portes nous regardent passer. Des mendiants encombrant le porche et nous poursuivent de leur voix implorante.

À peine entré, on est charmé par ces hautes colonnades pleines d'ombres, qui reposent de la grande lumière du dehors. Dans cette demi-obscrité, on aperçoit de jolis vitraux, et le

chœur rutilant d'or resplendit, mais tout cela disparaît devant une vision.

À mi-chemin du porche et du maître-autel, un peu de biais, une haute estrade, une sorte d'autel provisoire a été dressé. Une draperie de velours noir sert de fond, sur lequel se détache une statue, grandeur naturelle, de la Vierge. Ses vêtements sont faits d'étoffes comme les nôtres, pour arriver à plus de naturel ; le diadème qui la coiffe est orné de pierres précieuses véritables. Mais ces merveilles ne retiennent pas nos regards ; ceux-ci sont irrésistiblement attirés par un cœur sanglant percé de sept poignards ; ils ne peuvent plus se détacher de ce rougeoiement et de ces glaives acérés. C'est fantastique et odieux à la fois.

Dans un éclair, vous revoyez les ruelles traversées tout à l'heure avec, en retrait, les statues des saintes. Là, de fervents amoureux ont fait don de leur poignard en confessant à la Vierge leur amour et leurs espoirs ; mais ils ont été trahis, et ce sont leurs glaives qui lui percent le cœur. Cela fait frissonner, ce mélange de foi et de sauvagerie.

On cherche le porche du regard ; malgré le soleil, la ville paraît sombre, on ne voit plus rien d'autre que ce cœur saignant transpercé, et la douleur des humains éternellement malheureux.

Près de moi, quelqu'un a murmuré en se signant :

— Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Mais j'ai entendu maman qui disait tout bas :

— L'Espagne, cette Vierge avec ces poignards dans le cœur, c'est toute l'Espagne.

**

Nous retrouvons le bateau avec plaisir.

Cette petite promenade à terre a rapproché les voyageurs. Ceux qui sont descendus ensemble resteront pendant toute la traversée un véritable petit clan. Ils se retrouveront toujours avec plaisir à tous les moments de la journée.

L'heure la plus délicieuse, à bord, est celle du crépuscule. Il y a, à ce moment, comme une trêve.

Le matin, chacun est plus ou moins occupé. Le petit déjeuner, l'attente pour la salle de bain, la toilette dans sa cabine, l'apéritif entre 11 heures et midi : le temps est toujours pris. Puis, il y a le déjeuner, l'heure du café, que l'on prolonge jusqu'à 2 heures. Après, chacun va se reposer.

La sieste finie, il y a le bridge pour les uns, musique ou lecture pour les autres.

Le moment le plus agréable est certes l'instant où le jour va nous quitter. Chacun se sent poète.

Ce qui dure peu devient le bien le plus précieux. De merveilleux vers chantent à mon oreille :

"La rose vit une heure et le cyprès cent ans..."

La vieillesse du jour, c'est la nuit tombante..."

et l'ancienne poésie des Hovas confère à cet instant un peu de mystère.

L'horizon est devenu pourpre, et j'entends près de moi murmurer du Baudelaire : "Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige."

Mais quelqu'un s'insurge :

— Comment, dans tout ce rouge, chercher le rayon vert ?

Et ce qui nous rend encore cet instant unique, c'est la recherche de cette vision.

— Vous cherchez sûrement le fameux rayon ?

— L'avez-vous déjà vu ?

— C'est vraiment en mer rouge qu'on a le plus de chance de l'apercevoir ; pourtant, après vingt traversées, je suis toujours aussi avancé qu'au premier voyage.

— C'est dommage ; cela porte bonheur.

Aussitôt, tout le monde écarquille les yeux.

Il faut faire un vœu au même moment. Que doit-on demander ? C'est le plus compliqué. La santé, la fortune, le bonheur, ou l'amour qui résume tous les biens ? Eblouis par les derniers feux du couchant, les yeux se ferment devant cette vision : "l'Amour".

Un couple, à l'arrière, n'a rien dit ; la main dans la main, ils semblent hypnotisés. Ont-ils vu le fameux rayon ? Interrogés, ils l'affirment. Pourtant, leurs regards ne se sont pas quittés. Mais nous savons tous qu'ils ont raison : dans leurs mains jeunes et tremblantes ils tiennent cet oiseau de passage : "l'Amour".

Ils n'ont plus de vœux à formuler, rien à chercher. Chacun autour d'eux peut suivre vaguement le rayon vert. Eux seuls l'ont vu, et il leur a tout accordé.

*

**

Notre traversée : huit jours de grand large, de beau temps calme et, comme les peuples heureux, sans histoires. Pourtant c'est avec joie que nous apercevons le petit point de la Désirade ; nous allons enfin voir ces îles enchantées : Guadeloupe, Martinique. En arrivant à cette dernière quelqu'un me montre les "trois îlets".

Que de rêves autour de ces trois mots, que de grandeur, que de charme.

— Ils forment sur la mer une toile de fond irréaliste, trois petites pyramides. On croirait qu'ils ont été plantés là seulement pour charmer nos yeux.

Impossible d'imaginer, formant leur sol, de vraies forêts, de véritables champs de canne, des cascades bondissantes, tout y semble trop vert, trop éclatant, trop arrangé.

On y doit vivre gai, insouciant, heureux, volage.

Et le caractère de Marie-Joseph-Rose Tascher de la Pagerie, nous le comprenons tout à coup. Celle qui fut Joséphine de Beauharnais, impératrice des Français, a connu sous ce soleil l'existence des tropiques, trop facile pour prendre la vie au sérieux.

Petite fille, elle bâclait les leçons et les devoirs ennuyeux ; plus tard, mise en pension chez les dames de la Providence, à Fort-de-France, elle avait terminé ses études à quinze ans. Son premier mari essaiera de compléter son instruction.

Pour elle, écrire sera toujours un peu comme un devoir ennuyeux, une maussade composition française. Alexandre de Beauharnais se plaindra de son silence, comme Napoléon réclamera toujours ses lettres.

Sa paresse est venue de la vie trop facile des îles enchantées. Elle n'écrivait pas à son jeune mari Alexandre, elle ne donnera pas davantage de nouvelles à Napoléon.

Celui qui demeurait auprès d'elle était celui qu'elle aimait. Sa vie de voyages et d'aventures lui avait fait, avec le beau soleil d'ici, une petite âme sensible et douce. Les reproches de ses maris sur sa paresse, son inconstance, l'agaçaient ; elle voulait vivre heureuse et gaie comme l'oiseau-mouche de son pays, merveilleux joujou qui ne se fixe jamais ; son cœur était volage mais toujours on se laissait prendre à son éclat et à son charme.

Fort-de-France

Encore quelques minutes et nous arrivons à Fort-de-France.

C'est un dimanche : la population nombreuse se rend à la cathédrale. En semaine, j'aurais vu, descendant des communes, les femmes portant sur la tête de grands paniers de fruits et de légumes ; la vie de tous les jours, mouvementée et vivante.

Je note, au passage, quelques jolies robes relevées par les coiffes aux tons vifs, mais aussi beaucoup de femmes habillées à la mode de Paris.

Quel regret, ces costumes d'autrefois qui disparaissent ! Que la vie devait être pittoresque avant ce 8 mai 1902.

Ce jour-là, en deux minutes, la ville de Saint-Pierre, voisine de la capitale, fut anéantie : 40.000 habitants sans abris et 2.000 disparus. Ce bouleversement, causé par l'éruption de la montagne Pelée, n'a pas entraîné la ruine du pays ; Fort-de-France, par tous les moyens, a aidé au relèvement de sa voisine. Dans cette tâche, elle s'est oubliée. Faut-il lui faire le reproche d'être mal tenue et peu moderne ?

Rares sont les pays qui, après une pareille catastrophe, ont pu faire oublier leurs malheurs.

Malgré les critiques des étrangers, nous sommes fiers de nos petites colonies américaines, qui comptent pour deux îles plus de 450.000 habitants.

Elles renferment, au point de vue touristique, de grandes curiosités ; leurs volcans : Mont Pelée de la Martinique, soufrière de la Guadeloupe.

Vers vos cratères jamais éteints, la foule des curieux de tous les points du monde attend, pour vous visiter, les fêtes du "Tricentenaire". Cette date marquera un point dans votre histoire. Mais vite au travail. Présentez à vos visiteurs un joli visage. Arrangez vos hôtels, vos rues, vos maisons ; vous avez la seule beauté qui compte, celle que la nature vous a octroyée.

Ne boudez pas à l'ouvrage, la réussite couronnera vos efforts. Je ne veux plus entendre prononcer des phrases comme celle-ci :

"La Martinique a peut-être de beaux sites, le paysage est joli ; mais Dieu, que la ville est mal tenue !".

*

**

Reprenons le bateau.

Pour le déjeuner, nous trouvons sous nos serviettes des œufs en chocolat : c'est Pâques aujourd'hui, nous l'avions oublié ; sachons gré au charmant commissaire du paquebot Antilles, qui nous emmène vers notre Guyane, d'avoir fait descendre du ciel



ces cadeaux sur notre table. Fidèle à la légende, on cherche des yeux les belles cloches qui, de retour de Rome, laissent choir pour nous ces présents.

Quand j'étais petite, avant d'avoir la permission d'aller chercher les œufs dans tous les buis du jardin, je passais des heures à guetter dans le ciel le vol fantastique des cloches. Je n'ai jamais rien vu. Une gravure représentant trois anges revenant de Rome et soulevant les cloches me permettait de reconstituer leur voyage.

Aujourd'hui, c'est moi qui passe sous le ciel joyeux. Nous croisons de petites îles vertes, assez près pour y distinguer une plage, une maison, un appontement. Si le bonheur est fait de calme et de soleil, on le trouvera certainement ici.

*
**

Il recommence à faire très chaud, et l'on quitte à regret le pont pour rentrer dormir dans sa cabine. Pourtant, on ne voit rien, le temps est noir, l'obscurité si épaisse que l'on se demande si le pilote pourra reconnaître les feux qui nous renseignent sur l'entrée de Trinidad.

Un colosse très aimable, qui pendant la traversée a voulu me parler, m'adresse la parole en anglais. Je comprends seulement Light-ship, et il me montre au loin un point brillant, un phare, et tout à coup je suis prise à la gorge par une forte odeur de canne, je suis plongée dans un jus de sucre fermenté. C'est fort et mou en même temps, âcre aussi ; ce goût, après avoir visité les Antilles anglaises, ne nous quittera pas.

Je cherche à me réfugier dans ma cabine pour fuir cette senteur prenante, mais elle a déjà tout imprégné ; maintenant, quand je sentirai le rhum, je me rappellerai cette nuit trop chaude, piquée seulement de quelques points lumineux, trop faibles pour nous permettre de mouiller. Il faudra dormir ici. Il fait noir, des lumières dansent devant mes yeux, tout bouge. Je rêve que j'ai trop bu, les vapeurs de rhum m'ont grisée. Un rayon a frappé ma vue : c'est le jour.

Trinidad

Nous allons donc voir cette merveille des merveilles : Trinidad.

Mais pour une si grande ville, pourquoi ne va-t-on pas à quai ? Je m'en étonne. Quelqu'un m'explique :

— Nous sommes dans l'estuaire du grand fleuve Orénoque ; il apporte ici ses boues de plus en plus nombreuses. Il va nous falloir quinze minutes pour aller à terre, et dans dix ans il en faudra vingt.

En effet, nous descendons dans une espèce de grand remorqueur ; l'eau est si épaisse qu'on croirait voguer sur du bitume. Peut-être après tout ! Car le rhum ne fait pas la fortune de ce pays ; dans l'île, il y a un très grand lac d'asphalte. C'est grâce à lui que Trinidad connaît cette ère de prospérité. Une quantité de bateaux partent d'ici chargés du précieux liquide, qui transforme en piste impeccable nos vieilles routes d'antan.

L'auto règne en maître, et Port-of-Spain [NDLR - Port d'Espagne] est riche.

De larges avenues nous mènent au champ de course ; c'est, au centre de la ville, un des plus jolis endroits : immense tapis vert, que bordent trois avenues. Sur un des côtés, une montagne ferme la vue et ajoute à la beauté de l'ensemble.

Mais où ai-je vu cela ?

Mais oui, je me rappelle ; c'est exactement, en un peu plus grand, le champ de courses de Tananarive. Tout confirme la ressemblance : les trois avenues qui l'entourent, et cette colline ; mais à Tananarive la montagne est beaucoup plus haute, et le palais de la reine domine. Ici, le site est grandiose, mais moins pittoresque.

Autour de moi, les qualificatifs les plus élogieux se font entendre :

- Comme c'est joli !
- C'est un coin ravissant !
- Quel ordre ! Et quelle tenue !

De cela j'en conviens ; les Anglais savent donner à leurs villes coloniales cet aspect impeccable que peuvent leur envier leurs voisins.

On est charmé par leurs pelouses vertes, bien tondues. En apercevant, dans un vaste parc, le palais du Gouverneur, nous pensons à l'important et élogieux reportage : Maisons enchantées d'Angleterre.

Trinidad est, dans certains endroits, une évocation de la lointaine Europe. En Guyane anglaise et hollandaise, nous pourrions encore nous croire parmi les civilisés.

*
**

Aujourd'hui, nous quittons l'océan et nous entrons dans le Maroni. Nous suivons ses rives plates couvertes de palétuviers. L'eau du fleuve est jaunâtre. En Guyane, il y a beaucoup d'oiseaux merveilleux, chacun cherche à distinguer dans les arbres leurs battements d'ailes, mais nous voyons peu de choses : un pique-bœuf, qui met une tache blanche dans cette verdure ; une espèce de petit héron qui s'entête à nous suivre ; il se pose et repart, et les chasseurs font le geste d'épauler.

Vraiment, les distractions sont minces sur ce grand fleuve. Après une heure, on a hâte d'arriver, et il faut attendre autant encore pour voir notre première escale en Guyane française.

Enfin quelqu'un s'écrie :

— Nous allons voir les forçats.

Nous avons quitté Paris il y a quelque temps, et nous avons dans les yeux les films célèbres : *Le Bagnard*, *Je suis un évadé*.

Nous allons rentrer dans la grande colonie pénitentiaire, nous allons voir un nouveau monde.

*
**

Pour accoster le bateau à ce léger appontement de bois, la manœuvre est difficile. Sur le quai, les hommes en casaques rayées, silencieusement, attendent. Des grands chapeaux de paille les protègent du soleil. Il est à peine 14 heures ; quelques-uns sont tête nue. Deux cordes sont lancées, vivement saisies par les bagnards. Ils sont une vingtaine pour l'avant, à peu près autant à l'arrière.

Sous cette double pression, le bateau accoste. Tout le monde, sur le pont, est silencieux. On regarde ces gens qui ont rempli de leurs scandales et de leurs meurtres les journaux, et qui maintenant, sous la garde des surveillants militaires, semblent devenus les êtres les plus inoffensifs.

Se sentant regardés, ils n'osent jeter les yeux vers nous, qui les dévisageons comme des bêtes curieuses.

Ce rapide tableau laisse une forte impression de malaise.

Des amis nous attendent ; des parents restés au pays viennent chercher ceux qui arrivent d'Europe riches de souvenirs de France.

Des phrases se croisent, toutes les mêmes :

— N'êtes-vous pas fatigués ?

— La mer n'a-t-elle pas été trop mauvaise ?

— Avez-vous eu très chaud ?

Ceux qui arrivent enfin, un peu lassés mais heureux, en cœur répondent :

— Nous avons fait un bon voyage.

Une voiture est mise à notre disposition par le Directeur de l'Administration pénitentiaire : c'est une vieille calèche attelée de chevaux, et pour cocher un transporté. C'est démodé et charmant. Perchés dans ce char roulant, nous faisons notre entrée dans la ville. Saint-Laurent a très bon aspect. De belles avenues rigoureusement tracées la partagent. Les maisons, coquettes, fraîchement repeintes, se cachent sous les ombrages. Je ne sais quel esprit chagrin a vanté Albina, la ville hollandaise d'en face, comme rivale heureuse. Si l'une d'elle mérite d'être louée, c'est bien notre petite station française. À côté d'elle, Albina n'existe pas ; les Hollandais viennent nombreux passer le dimanche chez nous, ou faire quelques achats dans nos magasins, réputés auprès des étrangers pour leur goût parisien.

Après le quartier commerçant, nous longeons les casernements de l'Administration pénitentiaire. Aucun désordre, des bâtiments alignés comme des soldats dans de vastes cours. Seules les barres de fer qui garnissent portes et fenêtres nous rappellent la prison.

Tout à coup, nous tombons dans le quartier chinois.

Une grande animation y règne. Tous les métiers y sont représentés.

À l'extrémité de la ville, pays des libérés, de petites cases assez misérables se pressent les unes contre les autres. Sur le côté de la route, une caravane de nègres boschs se rangent pour nous laisser passer. Je n'ai jamais vu d'hommes aussi curieux, et pourtant je connais presque toutes les peuplades africaines. Ceux-ci sont petits et trapus. Les épaules volumineuses font paraître leur tronc plus grêle. Les jambes courtes semblent ne pas pouvoir supporter ce corps puissant. Ils sont d'un noir si foncé qu'il est impossible de distinguer leurs traits. Ces boschs sont des nomades, comme les Indiens que nous cherchons, ils ne veulent pas se fixer, négligeant les avantages que leur offrent tour à tour les gouvernements français et hollandais. Leur vie est simplifiée : ici ou là, ils trouveront toujours ce qui sera nécessaire à leur subsistance.

Nous quittons ce quartier des "bois d'ébène", expression consacrée maintenant depuis le livre intéressant de ???? [NDLR - il s'agit possiblement de "Bois d'ébène" d'Emmanuel BOURCIER édité en 1934 ou de "Négriers et bois d'ébène" de Gaston MARTIN également publié en 1934], et nous arrivons dans le quartier des libérés français. Mais je me trompe, ce n'est pas cela qu'il faut dire ; nous arrivons près des habitations des libérés, car je dois ouvrir ici une parenthèse :

Sur un convoi de 700 bagnards, il y a presque sûrement 350 Arabes, 200 Français, 150 étrangers (Italiens, Allemands, Espagnols, Polonais, Tchécoslovaques, Russes, presque jamais d'Anglais, et ceci est une preuve de la santé morale de nos voisins d'outre-Manche).

Entre ces cases misérables, ce sont des blancs qui circulent.

Quelle honte pour nous de voir ces visages où se lisent tous les vices !

Sous les fronts fuyants, apparaissent des masques de cauchemar ; quiconque a vu le regard des bagnards ne peut plus l'oublier.

*

**

Les yeux des hommes punis

Il y a dans ces pupilles de la folie, une inquiétude jamais apaisée. Ces yeux, qui ont vu les plus tristes spectacles, ne se fixent pas. Ils vous regardent, croyez-vous : non, ils cherchent quelque chose, quoi donc ? Vous regardez vous aussi. Ont-ils peur d'être repris, surpris en faute et envoyés aux îles du Salut.

La demi-liberté dont ils jouissent sur la terre ferme va-t-elle leur être de nouveau enlevée pour que dans ces regards reste tant d'épouvante ? Celui qui n'a pas vu un bagnard en Guyane, ne sait vraiment pas ce que peut être la douleur humaine.

De cette journée à Saint-Laurent, malgré le beau soleil et la ville riante, je n'oublierai jamais "le regard perdu des habitants qui la hantent". La nuit ajoute encore à cette impression pénible. Était-ce des hommes que je voyais ici ? Non certes, j'avais comme spectacle des pauvres errants, des malheureux, des condamnés en cours de peine, des libérés. Les bêtes affamées n'ont pas ce regard vacillant, humble et souffrant.

D'où vient ce malaise pour vous qui les regardez ? Vous apercevez pour la première fois ceux qui ont perdu leur conscience.

Dans mon existence coloniale, j'ai vu certes des malheureux, mais jamais comme ici je n'ai senti les ailes du malheur s'appesantir sur mon âme.

J'ai souvent pénétré dans les camps de fous. Je croyais n'avoir jamais trouvé de situation aussi lamentable que ces malades, mais il y a des aliénés qui guérissent.

J'ai connu le regard humble des porte-faix qui, sous toutes les latitudes, coltinent le charbon ; leur regard n'a pas cette tristesse.

J'ai vu des fiévreux qui n'attendaient plus rien et guettaient la mort, mais leurs yeux n'avaient pas cette angoisse.

J'ai pénétré dans maints villages de lépreux, et j'avais dit : "Quoi de plus triste au monde que le sort de ces gens. Ils ont dû tout quitter : pays, famille", et je croyais avoir touché le fond de la

douleur humaine. Je me trompais ; pour ces malheureux, il y a une consolation : les protestants possèdent un temple, où il fait bon prier ; les catholiques ont, pour les accueillir, l'église où le plus généreux des Dieux, par la voix de ses prêtres admirables, leur dit :

"Venez à moi, vous tous qui souffrez, le royaume des cieux vous sera ouvert". Dans leur regard j'ai pu lire l'espérance d'une vie future meilleure.

Mais ici j'ai pu voir ceux qui ont vendu leur âme au diable.

Arrivée à la Guyane

Quel dommage que l'arrivée dans le port terminus du voyage s'accompagne toujours de bagages à boucler. Au moment où je me débats avec la dernière valise, j'entends crier :

— Nous arrivons, venez vite voir Cayenne !

Encore une courroie à serrer, un tour de clef, et me voilà sur le pont.

— Je suis légèrement myope, je n'aperçois en face de moi que la côte surmontée d'une colline. Les phrases s'entrecroisent :

— On commence à apercevoir les palmistes.

— Vous voyez, au premier plan, la grande maison : c'est la caserne.

— Et la résidence du Gouverneur ? demande quelqu'un.

— On la voit à peine ; elle est cachée par les arbres. C'est une vieille demeure, qui date de 1780. Alors, vous comprenez, ce n'est pas un gratte-ciel, elle est basse et vous ne l'apercevez pas.

Nous avons de la chance, il fait beau. On m'avait dit :

— En Guyane il pleut sans cesse.

— Mais pourquoi l'eau est-elle si jaune ? On n'a pas envie de prendre un bain.

— Ce n'est pas seulement la couleur de l'eau qu'il faudrait craindre ici, mais les requins.

— Sous les tropiques, malgré tout, ces sales bêtes ne se rencontrent pas tous les dix mètres.

— Et pourtant, j'aurais peur.

— Eh bien, comme il nous reste un quart d'heure avant de mouiller, je vais vous raconter une histoire.

"J'habitais Madagascar, au fond de la baie d'Antongil, celle où Surcouf abritait ses bateaux quand il était poursuivi par les Anglais."

Quelqu'un interrompt :

— À côté de Diego ?

— Oui, un peu en dessous. Enfin, à Maroantsetro, il y avait toujours quelqu'un pour raconter des histoires sur les requins. Toutes n'étaient pas véridiques. Mais quand le stationnaire venait une fois par mois pour nous ravitailler, le soir on allumait le gros phare, et on voyait les requins faire des rondes autour du bastingage, et comme aujourd'hui, quelqu'un disait : "Je ne voudrais pas me baigner ici".

"À part ce vapeur qui nous apportait les lettres de France, le transit sur les côtes était fait par des goélettes de 5 à 15 tonneaux. Ces bateaux sont semblables à ceux des Indiens ; ils

tiennent la mer par très gros temps. Un jour, le patron d'un de ces voiliers avait pris avec lui un passager. Pour protéger son client des vagues, il avait fait clouer sur le pont une espèce de guérite pour lui servir de cabine. Un vent terrible se lève, emportant à la mer le passager et son habitation. Impossible de le repêcher."

"Avec les requins, on croyait sa mort certaine. Mais que voit le patron du bateau quelques heures après son arrivée ? Un amas de bois sur la mer. On met une barque à l'eau, et que trouve-t-on ? ... Notre passager cramponné à sa cabine de fortune. Il était resté en mer seize heures bien sonnées ; vous voyez qu'après cela, même dans les endroits les plus infestés de requins, il est encore possible de se tirer d'affaire."

Tout le monde rit. Les gens sont de bonne humeur, nous arrivons.

À cette distance, Cayenne a vraiment bel aspect. La ville s'étend mollement sur une côte plate, des collines au loin la dominant ; l'une d'elles, le Cépérou, a soutenu longtemps de rudes assauts. On s'est battu ferme ici, et ce coin de terre américaine si décrié a toujours été convoité.

Les Français, après s'y être installés, ont dû résister plusieurs fois aux tribus indiennes autochtones ; il a fallu aussi repousser l'assaut des Anglais et des Hollandais. Ces terres, presque abandonnées maintenant, contenaient beaucoup d'or : pour les conquérir, la lutte a été dure pendant trois siècles, et a coûté la vie à des hommes intrépides.

*

**

Enfin Cayenne

Le bateau glisse encore doucement. Aussitôt le pont est envahi : le nouveau gouverneur de la Guyane est à bord ! Des gerbes de fleurs les unes après les autres s'entassent dans le bar. Maman dit :

— C'est notre arrivée, mais toutes ces fleurs couvrant la taille, donnent l'impression d'une chapelle mortuaire.

Une sorte de malaise suit ces paroles.

Quand donc arrivera la vedette qui doit venir nous chercher ? On étouffe ici.

Nous retournons sur le pont et apercevons la jetée pavoisée et couverte de monde.

Le temps paraît long.

Enfin la vedette accoste ; nous la prenons, et quelques minutes après nous arrivons.

À peine pouvons-nous circuler, tant la foule nous presse. Le chauffeur ouvre la portière de l'auto, nous nous engouffrons dedans ; mais à toutes les glaces de la voiture des visages nous examinent : il faut faire attention en démarrant pour ne pas écraser quelqu'un.

Nous suivons une avenue bordée de magasins, puis une petite place ornée d'une statue : c'est Schoelcher, qui a aboli l'esclavage. Une rue encore, et nous arrivons à la résidence. Un joli jardin public la précède, de grandes colonnes en ciment soutiennent une véranda ; ajoutée depuis quelques années à ce bâtiment, elle n'est pas arrivée à l'enlaidir.



C'est un couvent de Jésuites qui a deux siècles d'existence. Il a la noblesse des vieux monuments, et donne à la place que nous traversons un délicieux cachet archaïque.

Vingt et un jours de mer nous ont transportés dans cette Amérique du Sud, but incertain du voyage de Christophe Colomb, et nous sommes très près de la rivière faussement surnommée de Vincent Pinzon, remontée par les premiers européens.

Les fenêtres de notre nouvelle maison donnent sur la mer ; c'est par là que nous fuirons pour chercher les tribus primitives cachées dans les forêts.

Les jours d'installation sont sans intérêt ; nous organisons au mieux notre vie, mais l'idée de partir plus loin nous poursuit.

Premier contact

Papa a déjà fait des tournées.

Arrivé le 25 avril [NDLR - 1933], c'est au début d'août qu'il partira pour s'enfoncer dans l'intérieur, et c'est alors qu'il verra des Indiens.

Nous l'accompagnons pendant une cinquantaine de kilomètres ; la route est trop dure pour nous au-delà, et nous restons seules dans un camp du pénitencier des Roches.

C'est tout à fait la Guyane, ce coin de brousse avec, comme habitants, cent cinquante bagnards gardés par une dizaine de surveillants. Maman ne sait comment nous allons pouvoir vivre, déclare-t-elle.

Papa, en montant en auto, a dit :

— Dans huit jours je vous retrouverai ; une semaine est vite passée.

Un coup de clacson [sic], la voiture est partie.

Nous sommes seules.

— Combien de fois encore, mes enfants, devrai-je voir partir papa, surtout dans ce mauvais pays rempli d'évadés, de bêtes et de moustiques. Où va-t-il coucher ? Il n'y a ni hôtel, ni gîte d'étape ; je voudrais qu'il soit revenu.

Mais il faut attendre.

Deux jours après nous recevons une dépêche :

"Bien arrivé. Vu plus de deux cents Indiens. Réception enthousiaste. Baisers."

Voilà maman un peu rassurée, et les jours passent assez vite. Nous avons décidé de faire encore 40 kilomètres avec l'auto pour aller au devant de papa ; à peine l'avons-nous embrassé et interrogé sur sa santé, tout le monde parle à la fois :

— La route n'était-elle pas trop mauvaise ?

— Et les moustiques ?

— Où as-tu couché ?

— N'es-tu pas fatigué ?

— Enfin, tu les a vus, comment sont-ils ?

— Qui donc ?

— Mais les Indiens !

— Ah oui, cela seul vous intéresse. Eh bien ! Je les ai vus.

— Et leur peau ?

— Brique.

— Alors c'est vrai, il y a encore des Peaux-Rouges ?

— Mais oui, ces gens ne se sont jamais mélangés aux autres races.

— Comment sont-ils habillés ?

— Les hommes, pour venir me voir, avaient des vêtements comme nous. Les femmes ont un pagne drapé sur une épaule ; dessous, elles sont nues.

— Sont-elles belles ?

— Oui, les jeunes, comme raconte l'histoire chez les Lapons : "Une femme de 25 ans fait toujours plaisir à voir, qu'elle vienne du pôle ou de l'équateur".

— Y avait-il des enfants ?

— En masse, et très mignons.

— Combien étaient-ils ?

— À peu près 250.

— Qui leur avait dit de venir ?

— Le curé de l'endroit ; c'est d'ailleurs ce bon père qui m'a reçu. Sans lui, je ne sais comment j'aurais fait. Et puis c'est un Breton des Côtes-du-Nord, nous avons parlé de Saint-Brieuc : il a construit lui-même son église et sa maison, aidé par les habitants. Il a un beau potager. Il m'a donné des oranges pour vous. Il supporte allègrement ses 74 ans et il a 46 ans de Guyane. Il a fait sa vie à Iracoubo.

— Que dit-il des Indiens ?

— Ce sont des sauvages, avec qui on ne peut rien faire ; il ne peut même pas les baptiser.

— Alors ?

— Alors, ils vivent comme il y a plusieurs siècles, le progrès n'existe pas pour eux. Ils ne savent ni lire ni écrire, et ils ont gardé leur race intacte, car ils se marient uniquement entre eux. Ils détestent les créoles, qui le leur rendent bien. Ils vivent dans la forêt, éloignés des villages, et leur langue, que personne ne parle, les éloigne encore davantage des autres hommes.

— Et leurs danses ?

— Ils n'ont pas dansé.

— Pourquoi ?

Le père Raffray leur a demandé plusieurs fois. Il leur a même distribué quelques litres de rhum pour les mettre en train, mais ils n'ont pas voulu.

— Peut-être fallait-il leur en donner une dame-jeanne.

— Non, ils avaient décidé de ne pas danser. Ils sont venus très nombreux pour me voir, on n'avait pas vu depuis longtemps d'Indiens aussi nombreux à Iracoubo. Nous avons pris quelques photos, espérons qu'elles seront réussies.

Quelques jours après, nous sommes en possession des images prises là-bas. Précieux souvenirs qui m'enchantent. En les regardant, je formai le projet d'aller chez les Indiens, mais ceci se passait en août 1933, et ce ne sera qu'en avril 1934 que je pourrai aller enfin voir leur village. C'est donc un an après avoir quitté la France que je pourrai réaliser mon rêve.

Vacances de Pâques [NDLR - 1934]

J'ai profité, pour aller là-bas, des jours de fête, et je pars avec ma petite sœur, qui a 14 ans ; à deux, les journées nous paraîtront moins longues.

Nous faisons nos préparatifs ; malgré papa qui nous rassure, maman a peur que nous manquions de quelque chose, et ce sont des recommandations sans fin.

— Pourquoi allez-vous si loin, dans la brousse ? Ecrivez-nous si vous avez besoin de quelque chose. Faites bien attention aux moustiques, emportez des sacs, et le soir vers 5 heures, mettez vos jambes dedans.

Ma sœur déclare :

— Je resterai en pyjama.

— Mais que dira de cette tenue notre bon curé de campagne ?

Le père ne dira rien du tout, il n'est pas en retard comme les vieilles personnes de France ; il a voyagé et sera très content que vous soyez ainsi protégées des moustiques.

— C'est le principal. Tous les soirs, il vous fera de la boucane.

— Qu'est-ce que cela ?

— Un petit feu qui fume beaucoup, pour éloigner les insectes, heureusement, chez lui, c'est de l'encens que l'on brûle ; on est enfumé, mais ça sent bon.

— Quel étrange pays. Que de nouveauté.

C'est avec joie que nous nous mettons en route.

Mouches dagues

Il a fallu commander la chaloupe qui nous conduira à la pointe Macouria.

Actuellement, pour circuler en Guyane, il faut emprunter alternativement la route et le fleuve.

Comme dit papa, nous sommes ici au stade du canot. Dans tous les pays primitifs, les voies d'eau ont été les routes naturelles. Une pirogue taillée dans un tronc d'arbre, un morceau de bois qui sert de pagaie, et en route.

Nous avons quitté Cayenne à 7 heures 1/2 et vogué en chaloupe pendant 20 minutes. Là, nous sommes arrivés à l'unique route qui dessert l'intérieur.

Maman avait bien raison d'avoir peur. En passant sur un pont, elle nous prévient :

— Attention aux mouches dagues.

Trop tard. Ma petite sœur Jeanne est affreusement piquée au pied et à la cheville. La douleur est intolérable. On lui met du surpic, un liquide préparé pour les piqûres d'insectes. On case Jeannette dans l'auto, mais elle se plaint. Déjà son pied a beaucoup enflé.

Les gens du pays savent combien est pénible la piqûre de ces insectes, trois fois gros comme des abeilles. D'après eux, seule, la mouche dague elle-même, écrasée sur la piqûre, procure un soulagement.

Jeannette a très mal.

— Comment allez-vous faire avec ce pied enflé, toute la journée dans cette mauvaise auto et avec cette chaleur terrible ? Il vaudrait mieux revenir à la maison.

— Mais, toutes les deux en chœur, nous nous récrions :

— Penses donc, le père qui nous attend ! Tout notre voyage organisé.

Aussitôt maman s'inquiète davantage.

— Jamais je n'aurais dû vous laisser partir ; et tout cela pour voir des Indiens. Si Jeannette attrape mal, là-bas, il n'y a ni médecin, ni pharmacien, et puis sur la route il y a encore des évadés.

Heureusement, en face de moi, a pris place un surveillant militaire (gardien des bagnards), revolver au côté ; cela tranquillise un peu maman ; quand la voiture s'est enfin ébranlée, c'est moins triste qu'elle nous voit partir.

La route que nous suivons est assez bonne. Sur son parcours, des maisons se sont construites, modestes habitations de bois recouvertes de tôle ; cette toiture est partout employée aux colonies, elle est la plus chaude, la plus vite posée et la moins chère. Nous l'oublions en regardant les gentils jardins qui entourent les maisons. Ici, aucun mur, aucune haie ne ceinture les propriétés ; devant elles, la route ; sur les côtés, leurs jardins ou celui du voisin ; derrière, la brousse.

Nous voyageons ainsi 22 kilomètres et arrivons au village de Tonate. Comme partout ici, il y a eu, dans le temps, de belles avenues, une agglomération importante. Il ne reste plus rien, maintenant, que l'église, la mairie et quelques maisons. Tout autour la forêt, avec ses arbres touffus, ses palmiers géants, ses lianes envahissantes, semble impatiente de faire disparaître au plus vite ce léger travail des hommes.

Nous entrons d'abord dans l'église et faisons un vœu, comme c'est l'usage : "Que notre voyage soit bon". C'est tout ce que nous avons à demander actuellement.

Là vue de cette végétation luxuriante nous montre combien nous sommes peu de chose dans cette immense et sauvage nature. La route, que nous allons suivre, s'enfonce dans la forêt ; maintenant, il n'y a plus d'habitations, ni de riants jardins. Un mur vert nous enserme et nous oppresse. La nature a tellement hâte de reprendre ses droits qu'elle semble vouloir engloutir la route.

Elle est pourtant bien modeste, cette piste, couverte en son milieu d'une herbe épaisse ; deux sillons sur les côtés marquent l'emplacement des roues. Au passage, nous sommes fouettés par des branches. Mais l'on se console en suivant du regard le vol gracieux des papillons ; dans les sous-bois, ils sont nombreux. Nous reconnaissons au passage le Morphors bleu au reflet nacré. Je ne me lasse pas de suivre des yeux les méandres de son vol. Depuis longtemps, j'avais acheté à Paris cette merveille ; elle dormait sur mon bureau entre deux plaques de verre, évoquant pour moi ces pays fabuleux de l'Amérique du Sud.

— Il semble suivre notre route.

Le chauffeur, un Guyanais, me répond ;

— C'est exact ; le papillon bleu survole toujours les courbes de lumière, et le chemin en est une. C'est si vrai que, pour les capturer, les chasseurs de papillons tracent dans la forêt de

légères pistes ; le papillon les suit et se fait prendre. Mais vite, regardez à terre un iguane.

J'ai vu dans un éclair un énorme lézard beige clair. J'interroge :

— Est-ce méchant ?

— Non, mais c'est bon à manger.

— J'ai entendu parler de cela ; cette bête ne donne-t-elle pas la lèpre quand on en fait sa nourriture ?

— Tout cela est inexact. Regardez le papillon vert !

Cette fois, c'est, en plus petit, l'Urania de Madagascar ; il ressemble à celui d'Afrique, mais il a moins d'éclat.

— Attention aux orties, nous crie le chauffeur.

Des plantes, aux piquants acérés, croissent sur les côtés. On se préserve comme on peut. Les yeux se fatiguent à vouloir distinguer quelque chose dans cette verdure toujours plus dense ; des palmiers défilent, puis des cannes à sucre sauvages surmontées d'un grand plumet violet ; de beaux arbres où nous apercevons quelques orchidées.

La ligne télégraphique est soutenue, comme partout, par des poteaux de bois ; mais avec cette puissance de végétation, ces bois ont pris racine, ils portent des branches et des feuilles. Il en est mieux ainsi ; en six mois, avec l'humidité, les poteaux seraient pourris et toujours à remplacer. Mais cela aussi semble curieux, cette ligne plantée sur des arbres.

Des mouches de toutes sortes et de toutes les couleurs bourdonnent. Des sauterelles vous sautent au visage. Quelque chose de gros vient de frapper ma joue, c'est une libellule entièrement verte : jamais je n'en avais vu de cette couleur. Tous ces insectes nous ont fait paraître la route plus courte. Puis on aperçoit une éclaircie. On arrive au fleuve, qu'il faut traverser sur un léger bateau à voile.

De l'autre côté, nous retrouvons à peu près la même auto, mais la route est changée. De larges savanes la bordent.

Dans le temps (que de fois entendrons-nous cela en Guyane !), il y a peut-être un siècle, pendant l'esclavage, de grands troupeaux paissaient cette herbe grasse. En tous cas, même sans les bœufs, cela repose de l'éternel fouillis de la forêt.

Un camp, sur la route, où les bagnards travaillent pour extraire la pierre.

Nous nous arrêtons pour remettre un pli à leur surveillant. C'est un homme jeune dont le mauvais climat a jauni le visage et creusé les traits ; il n'a pas meilleure mine que les hommes dont il a la garde. Rude métier que celui de surveillant militaire, il y faut du courage et de l'endurance. Pour tout le monde, d'ailleurs, les colonies sont pénibles.

Le voyage commence à nous durer ; nous traversons un village : Malmanoury. Il n'est bruit, ici, que des exploits des évadés arabes qui terrorisent la région. Nous nous arrêtons un peu ; sur une autre auto nous voyons un magnifique serpent long de 5 mètres, tué à la minute.

Encore une heure d'auto, et nous voilà à Sinnamary. Grand village d'un millier d'habitants. Autrefois, jolie petite ville qui tirait sa fortune du trafic fait autour d'elle par les chercheurs d'or. À notre droite, nous laissons le mystérieux territoire de l'Inini, pays

de mines de toutes sortes, et davantage encore des espoirs illimités.

Puis un fleuve à passer, une autre auto à prendre, une succession de bois et de savanes ; la route s'enfonce dans le sable. Enfin terminus, nouveau fleuve, Iracoubo. Il est temps d'arriver : partis à 7 h 1/2, il est 15 heures, nous n'avons guère fait plus de 125 kilomètres ; mais nous avons traversé cinq grands fleuves en canot et changé quatre fois d'auto.

*

**

Quelle joie de voir sur le seuil de sa maison le bon père qui nous attend !

— Entrez vous reposer un moment ; voulez-vous boire quelque chose ?

— Avec plaisir.

Nous trouvons exquise l'eau de coco qu'on vient de nous servir.

— Avant la nuit, venez voir mon travail.

Nous avons à peine le temps de souffler et nous nous trouvons dans l'une des plus belles églises de la Guyane. Mais il fait presque noir. Une petite prière dite en chœur, et cette fois nous aurons droit au dîner et au repos. Après un pareil voyage, le lit, même s'il n'est pas très doux, paraît le meilleur du monde. Les papillons, la route, les pirogues : une minute, c'est un tourbillonnant cahot dans mon esprit.

Premier voyage, combien charmant. Et demain, en route pour la recherche des Indiens.

Aux colonies, on est très matinal. À 5 heures du matin, debout. Il fait bon.

Comme cela se doit à la campagne, nous allons voir le bétail. Nous aurons du bon lait frais ; cela ne nous était pas arrivé depuis un an. Nous interrogeons le père.

— Puisqu'il n'y a pas de bœuf en Guyane, comment êtes-vous arrivé à avoir un si beau troupeau ?

— Voilà, j'ai commencé par une vache, qui a eu un petit ; celui-ci a continué, ma foi, et j'ai beaucoup de bêtes.

— On dit, qu'ici, elles s'élèvent difficilement.

— On les soigne, on leur donne à manger. Vous voyez, ce matin, je les lâche, elles partent dans la savane sans gardien, mais à 17 heures elles seront sûrement rentrées.

— Toutes seules ?

— Toutes seules. Elles ont un abri avec une lanterne qui brûle toute la nuit pour éloigner les vampires ; ces terribles bêtes ont vite fait de saigner un bœuf ; pour effacer la brûlure de la succion elles éventent leurs victimes avec leurs ailes.

— Et elles les saignent complètement ?

— Non, mais assez pour les affaiblir beaucoup ; à mes débuts à la colonie, je ne savais pas cela. La première proie fut un mouton. Toujours je reverrai cette pauvre bête baignée de sang, son poitrail en était couvert ; il tenait encore sur ses pattes, mais il titubait comme un homme ivre. Trois jours après il mourut. Les gens du pays m'ont dit : "Ce sont les vampires". Depuis, je me méfie.

— Et vous n'avez plus eu de victimes ?

— Non, ma foi ; je fais aussi de la boucane pour éloigner les insectes. Ainsi protégés des vampires et des piqûres, les bœufs ne cherchent pas me quitter.

Un coup d'œil aux poules ; au potager, nous trouvons de beaux choux presque aussi gros que ceux de Saint-Brieuc.

— N'oubliez pas que je suis Breton, nous dit le père ; et il nous entraîne vers son église.

C'est là son œuvre, il l'a construite de ses mains. Les arbres qui en composent la charpente, ont été abattus sur ses conseils. Nous nous extasions.

— Quel beau travail. Qui vous a aidé ?

— Les gens du village. J'avais aussi des Indiens.

— Combien étaient-ils ?

— Une vingtaine. Il a fallu les chercher aux alentours, leur promettre la nourriture. Ces gens-là ne possèdent rien. Je leur donnais du travail et à manger. C'était de bons ouvriers, pas un ne les égale pour détailler un arbre. J'avais dans la cour toute une forêt abattue. Surtout du wacapou, c'est le plus beau et le plus dur des bois d'ici.

Un jour, je n'avais pas exactement l'arbre destiné au travail que je voulais faire. Un de mes Indiens me dit :

— Venez avec moi, j'ai ce qu'il vous faut.

Il me montre un bel arbre qu'il avait choisi.

Il ne me demandait rien pour l'abattre. C'était ce qu'il me fallait comme taille, aussi nous n'avons pas de peine pour le tailler à notre mesure. Mais on ne doit pas leur donner d'eau-de-vie. Ce sont de grands buveurs, et tant qu'il y a du tafia, ils boivent et ne font rien.

Ils n'ont pas leur pareil pour travailler le bois, ces Indiens.

— En verrons-nous ?

— Je leur ai demandé de venir, mais avec eux, il ne faut pas trop compter, aujourd'hui, demain...

— Je voudrais tant que ce soit aujourd'hui.

— Peut-être bien, ce sont de drôles de gens. Rien ne compte pour eux, ils n'ont pas de besoin. Pour les dessins, comme vous me l'avez demandé, ils ne savent pas ce que c'est ; il faudra leur expliquer, ce sera certainement difficile.

*

**

Certainement, ce sera difficile

Combien de fois, au cours de mes pérégrinations pour chercher les Indiens et surtout pour les peindre, répéterai-je cette phrase.

Je m'en suis rendu compte le jour où je les ai vus pour la première fois.

Ils étaient peu nombreux : deux femmes et quelques enfants ; ils causaient à peine le français. Nous leur demandons si l'une d'elles pourrait rester une heure assise sans bouger. Ne pas faire de mouvement ne les ennuie pas : combien de fois l'immobilité de mes modèles m'étonnera. Pour nous, Européens, cinq minutes devant un appareil photographique nous excèdent. Mais rester immobile devant un peintre quelques heures, nous

considérons cela comme un supplice. Non, ce n'est pas l'oisiveté à laquelle est condamné un modèle qui les fatigue, mais une sorte d'esprit de contrariété. Vous leur dites :

— Tu veux venir demain ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Moi, aller abatti, la pêche ou dans un autre village.

Ni l'argent, ni vos supplications n'auront raison de leur entêtement.

Ce jour-là, je leur demandai en petit nègre :

— Toi resté là assis, mamaiselle faire toi.

Ils interrogent :

— Oh ! Photo ?

— Non, dessin.

Ma main trace pour eux des signes imaginaires. Heureusement, dans mes cartons, j'ai déjà des figures de créoles d'ici ; j'explique.

— Comme cela.

Les femmes regardent, se poussent du coude et rient ; elles examinent leurs bras couleur brique clair, et ne sont pas satisfaites.

Je comprends et j'ajoute :

— Non, toi la peau la même chose mamaiselle.

Cela les déride, car ils ne veulent pas être semblables aux gens de couleur. Indiens et Guyanais sont des ennemis. L'Européen est peu mieux vu. Heureusement, profitant de leur bonne humeur, j'interroge :

— Toi venir demain ?

Pas de réponse.

— Alors je cherche : aujourd'hui mardi ?

— Toi pas content demain ; venir mercredi ?

Elles font signe que oui, et nous convenons pour ce jour, ou plutôt je m'imagine qu'elles viendront.

J'étais naïve et crédule ; le mercredi matin, ma blouse, mes pinceaux, mes couleurs, tout était prêt, sauf mes modèles.

Elles ne vinrent pas. Le lendemain encore, pas d'Indiens ; j'en suis réduite à faire le portrait de ma petite sœur qui veut bien poser pour me distraire. Avoir fait 130 kilomètres de brousse, changer cinq fois d'auto, risqué d'être arrêtée par les évadés, tout cela pour dessiner Jeannette qui est toujours avec moi !

Ce n'est pas réussi.

Devant notre désespoir causé par l'absence des modèles, le père Raffray décide :

— Mes enfants, puisqu'ils ne sont pas venus, il faut aller les chercher.

— Mais comment ?

— En pirogue.

Nous nous exclamons ; en pirogue, c'est loin.

— À peu près à deux heures et demie.

Le père appelle un des petits garçons qui travaillent au jardin.

— Dis donc, Jules, prépare la pirogue, emmène avec toi Vitalo.

Il est 5 h30, à 6 heures nous partons vers Bobolo.

Quand nous quittons Iracoubo, le soleil est déjà haut, et sur le fleuve il y a une forte reverberation [sic]. Les murs de verdure s'élèvent de chaque côté de la rivière. Nous admirons de jolies fleurs que portent des lianes. Nous arrivons à une petite crique dénommée "Pied-Bateau". La première heure a passé vite. Le paysage est toujours le même sur ces grands fleuves, rien ne vous intéresse, et nous demandons :

— Quand arriverons-nous ?

— Il y a encore cinq pointes avant de voir "maman tortue".

Nous comptons avec les pagayeurs : une pointe, deux pointes, trois pointes ; on dénomme ainsi les tournants du fleuve ; ce sont les stations qui jalonnent la route.

Jeannette a laissé tomber son casque. L'homme qui est à l'avant plonge aussitôt ; nous le voyons sortir quelques mètres plus loin, juste où la légère coiffure flotte comme un bouchon. Nous admirons son habileté, le père nous explique :

— Mais oui, il porte bien son nom, Vitalo.

Bientôt nous accostons.

*

**

Quelques maisons d'Indiens dans la brousse

Ce n'est pas ici un vrai village, mais quelques cases seulement, habitées par plusieurs familles d'Indiens. Dans leur existence d'errants, ils ont été tentés par ce beau site et la rivière poissonneuse. N'oublions pas qu'ils se nourrissent exclusivement de pêche et de chasse. Leur esprit est peuplé de fables, aussi quand on parle des tribus indiennes, c'est toujours au passé. Je vais vous montrer ce qu'il reste, de nos jours, des Indiens, de leurs coutumes et de leur vie actuelle.

Les maisons que nous voyons ici sont construites depuis un moment déjà, car autour d'elles nous voyons des plantations. Le sol piétiné, couvert de feuilles mortes, doit être doux aux pieds nus.

Ces habitations sont plutôt des hangars ouverts sur trois côtés ; l'une des faces est fermée, celle où la pluie et le vent doivent battre ; le toit, descendant jusqu'à terre, forme cette clôture.

Des hamacs se balancent à l'intérieur et composent tout le mobilier.

Personne ne se dérange à notre approche. Une main pend d'un hamac, celle d'une femme malade que nous interrogeons ; c'est elle qui a empêché ses compagnes de venir jusqu'à Iracoubo. Trop fatiguée pour remuer, elle appelle les autres. Nous revoyons les deux femmes déjà aperçues avec leurs enfants ; un homme les accompagne.

Il porte pour tout vêtement un pantalon. Sur sa poitrine se croisent des espèces de bretelles ; il n'a pas de chapeau ; ses cheveux sont lisses et noirs, et sa peau est bien rouge, comme on nous l'a décrite dans nos livres de classe. Mais il ne paraît pas vouloir causer. Ce qui vous frappera toujours en Guyane, c'est

l'air triste et indifférent des gens. Qu'il soit Guyanais, Nègre, Peau-Rouge ou Chinois, aucun des habitants d'ici n'est aimable.

Nous nous mettons au frais et nous interrogeons :

— Quand viendrez-vous ?

Pas de réponse. Nous recommençons. N'étant pas plus heureux, nous leur tendons une bouteille de rhum.

Leurs yeux s'éclairent, ils saisissent le litre, et sans nous regarder portent immédiatement le goulot à leurs lèvres avides. Ils ont oublié les enfants ; ceux-ci réclament de l'alcool : on leur en donne. C'est la seule chose qui compte pour ces Indiens. Boire, boire et puis dormir. Comment une race, si fière et si belle, a-t-elle pu tomber à ce degré de bestialité ? On me l'avait expliqué, mais je n'avais pas voulu le croire. Oh, combien est vraie la romance espagnole peignant les Indiens pauvres, tristes, humbles.

Après s'être rassasiés, ils consentent à nous expliquer.

— Nous retourner Iraceubo, si nous pas faire abatti.

C'est avec cette piètre promesse que nous reprenons notre embarcation.

Ne croyez pas que ces gens-là nous saluent. Ils ne nous accompagnent même pas jusqu'à notre canot. Seuls, les enfants, espérant quelques pièces de monnaie, nous conduisent jusqu'au fleuve.

Consentant à descendre sur la rive, ils nous saluent d'un nonchalant et chantant "au revoir".

Nous aurons fait cinq heures de pirogue pour trouver ce piètre accueil ; anxieux, nous nous demandons : Viendront-ils ?

Viendront-ils ?

Nous sommes arrivés, lassés de notre promenade en pirogue ; le petit village d'Iracoubo nous semble une ville, après toute cette brousse.

Le lendemain, à peine avons-nous déjeuné que les aboiements des chiens nous préviennent que des étrangers arrivent.

Nous regardons et nous voyons avec surprise nos Indiens. Il faut leur expliquer qu'il suffit d'un seul pour poser. Ils ne comprennent pas.

J'ai choisi une des femmes, très jeune, bien qu'elle ait déjà deux petits enfants.

Pendant mon travail, Jeannette essaie de causer avec les autres. J'entends de grands cris ; ma petite sœur est aux prises avec des Indiennes qui veulent à tout prix la déshabiller. Elles essaient de déboutonner les boutons qui, le long de la jambe, ferment son pyjama. Cela les intrigue beaucoup, cette jeune fille habillée comme un homme.

Elles examinent aussi sa coiffure, essaient le peigne qui tient sa chevelure ; puis elles avisent sa chaîne en or avec une croix et deux médailles, et disent :

— Donne pour nous.

Jeannette a bien de la peine à leur refuser, elles veulent absolument ce cadeau. Jeannette se défend.

— C'est un souvenir, pas moyen donner.





Mais elles s'entêtent, et comme on leur refuse, elles sont prêtes à boudier. Heureusement, j'ai apporté de simples colliers de perles ; on leur en donne un. La paix est faite. Et quand mon modèle a reçu dix francs pour sa pose, nous nous séparons. Elles sont satisfaites, et promettent de revenir.

En effet, deux jours après elles sont là. La plus jeune des femmes a l'un de ses bébés incommodés par une assez grosse écorchure au nez. Une croûte s'est formée, et avec leur pagne plus ou moins propre elles essuient le mignon visage. Ce n'est pas très hygiénique ; aussi Jeannette fait-elle bouillir de l'eau et avec du coton nettoie la petite plaie ; sans rien dire, le bébé se laisse soigner. Cela a créé entre elle et la jeune maman un léger lien, et elles se quittent les larmes aux yeux, amies de quelques jours : la petite Européenne si blonde, aux yeux bleus, et la farouche Indienne.

Le dernier jour de vacances de Pâques, nous rejoignons Cayenne ; tout n'existe que par comparaison, et cette petite ville me paraît un grand centre. Depuis dix jours, nous ne savions plus comment était faite une auto, ni une salle de bain installée. Il fait bon se retrouver chez soi.

Maman, qui nous attend, a trouvé le temps long, ainsi que ma sœur Nelly. À peine arrivée, il faut montrer mes dessins.

— Alors, tu as pu fixer les traits de ces fameux Indiens ?

J'accroche, avec des punaises, mes peintures au mur.

Mais maman interroge :

— Celle-ci paraît jolie !

Jeannette dit :

— C'est mon amie, je l'aimais bien ; c'est vrai, elle était si gentille, et son poupon, maman, tu ne peux pas t'imaginer comme il était mignon ; je voudrais y retourner pour les revoir.

— Voyez leurs lèvres, percées avec une épingle ; celle-là, je l'ai dessinée exprès pour vous la montrer.

— C'est pourquoi faire ?

— C'est pour enlever les chiques, là-bas, il y en a beaucoup ; ces petites bêtes, grosses comme des autas [sic, aoûtats], se mettent au coin des ongles de pied, s'enfoncent profondément dans les chairs, causant une démangeaison insupportable ; alors, pour avoir facilement sous la main ce qu'il faut pour les tirer, comme elles sont presque toujours nues, elles se percent la lèvre inférieure et portent cette épingle la pointe à l'extérieur.

— Ce n'est pas commode pour donner des baisers ; on ne peut pas leur demander : "Embrasse-moi, comme au cinéma".

— Vous pourrez dire, mes enfants, que vous aurez vu des choses curieuses, mais cette épingle ainsi plantée, personne ne le croira.

Louise répond :

— C'est le propre des chercheurs et des explorateurs d'être incompris ; enfin, maman, nous avons bien mérité de nous reposer, embrasse tes deux filles.

*

**

Un vrai village d'Indiens

Par la suite, quand Louise et Jeannette racontent leur séjour à Iracoubo, les Guyanais qui habitent la ville de Cayenne trouvent que nous avons eu du mérite de rester ainsi pendant dix jours dans la brousse ; mais ils ne savent pas combien nous avons été gâtées par le bon père de ce petit pays, et cela nous a fait paraître le temps moins long. Maintenant, riches de nos souvenirs, nous allons préparer une autre expédition.

Cela ne traîne guère. Justement, papa fait une grande tournée quelque temps après. Un bateau part le chercher à Mana. La veille du départ, maman va voir le Directeur de la Compagnie Tanon, propriétaire de ces petits vapeurs, et nous interrogeons :

— Pouvez-vous, en quittant Cayenne, nous prendre toutes les trois comme passagères ?

— Mais oui, pourquoi pas ?

— C'est pour aller à Mana.

— C'est là que nous devons aller chercher votre papa.

— Alors nous profiterons du voyage.

— Laissez-moi vous prévenir, nos bateaux ne sont pas très confortables, et vous allez terriblement danser.

— Nous avons le pied marin.

— Peut-être sur de gros bateaux, mais sur le "Mana", j'ai peur que vous soyez malades.

— Bah ! dit maman, vingt-quatre heures sont vite passées, et nous voulons connaître ce grand village d'Indiens où vous passez.

— Est-ce possible ?

— Tout est possible, chère madame ; je vais voir avec le commandant comment, suivant l'heure des marées, vous pourrez sans encombre aborder à la Pointe.

— Je suis contente, dit maman. Jeannette et Louise ont vu les Indiens. Nelly et papa ont dû passer chez eux hier, mais moi, je ne connais pas encore ces gens. Je voudrais les voir.

— Ce sera possible. Préparez-vous à partir après-demain, vers 10 heures, mais pour que vous n'attendiez pas au quai, je vous donnerai un coup de téléphone.

Voilà donc notre voyage réglé, nous partons visiter le plus gros village d'Indiens, et nous sommes toutes les trois heureuses de faire cette surprise à papa : que va-t-il dire quand il saura que nous avons seules combiné ce voyage ?

Nous emmenons avec nous deux domestiques. Nous bouclons la maison et en route.

Il fait un temps superbe, un peu chaud. Les personnes qui nous accompagnent me rassurent :

— En mer, vous ne souffrirez pas de la chaleur, mais je vous plains ; sur ces bateaux Tanon, on danse ferme, et à cette époque la mer est mauvaise.

Très braves, nous faisons nos adieux à nos amis, et lentement le bateau s'éloigne.

Maman sait déjà combien elle va être secouée ; Jeannette aussi est sensible au mal de mer ; à peine parties, les voilà toutes deux installées dans leur lit Picot.

Heureusement, j'ai le pied marin, car elles sont malades et je les soigne ; maman se lamente :

— Jamais je n'aurais cru cette mer aussi dure ; quelle idée ai-je eue de faire ce voyage. Jeannette a très mal ; sur sa couchette elle ne fait pas un mouvement. Ma pauvre chérie, jamais je ne me consolerais de t'avoir emmené dans une pareille randonnée ; il nous faut encore vingt heures pour arriver et autant pour revenir. Qu'ai-je [...] [NDLR - il manque ici une ou plusieurs pages dans le manuscrit Lechleiter] [...] ne bouge presque plus, et nous descendons facilement dans la barque qui nous conduira à terre.

Le commandant du bateau nous accompagne.

— Descendez-vous souvent ici ?

— Jamais ; j'y suis descendu une seule fois, il y a 22 ans.

— C'est bien ce village ?

— C'est grand.

— Peut-être allez-vous trouver du changement ?

— Certainement non ; je retrouverai, comme il y a 20 ans, quelques cases, toujours les mêmes.

— Vous ne faites aucun commerce avec eux ?

— Aucun. À l'extrémité du village est installé un créole ; avec les Indiens il échange quelques marchandises, c'est lui qui les ravitaille ; mais le peu qu'ils consomment, on l'apporte de Mana, où je passe deux fois par mois.

— C'est égal, depuis tant d'années, ne plus être descendu, vous n'êtes pas curieux.

Il pourrait nous répondre : "Certes, moins que vous."

La légère embarcation accoste ; il n'y a même pas un petit appontement ou un gros arbre qui nous éviterait de mettre les pieds dans l'eau. Tant pis, les plus adroits n'auront pas les pieds mouillés.

Personne n'est venu au devant de nous.

Pourtant, de leur case, les Indiens ont vu le vapeur s'arrêter, ce qui n'arrive jamais. Rien ne les intéresse. Nous marchons une trentaine de mètres dans le sable, une liane couverte de grosses clochettes mauves couvre sous nos pas, seule végétation.

Nous arrivons à la première habitation sans que personne ne bouge. Enfin, quelques enfants peureux approchent. Leurs mères suivent quelques instants après. Elles portent toutes sur la hanche un nourrisson. Nous les interrogeons.

— Toi parle petit peu français ?

Elles font non avec la tête.

Comment allons-nous faire ?

— Ils comprennent seulement quelques mots de créole, me dit le commandant.

Maman, qui nous a quittées, a pénétré dans une de leurs cases, et regarde, regarde de tous ses yeux. Je la rejoins.

— Au moins, ici, il n'y a pas beaucoup de ménage à faire, tout est simplifié : des hamacs, et sur le sol quelques poteries primitives.

Nous demandons si nous pouvons en acheter.

Des jeunes femmes appellent leur mère.

C'est une petite vieille toute ratatinée et ridée ; elle me paraît dit bonjour en français. Nous l'interrogeons.

— C'est pour toi tous ces enfants ?

— Oui, ce sont mes filles et leurs petits.

L'un des marmots est beau, très fort. Maman demande s'il boit avec sa mère. Et nous montrant toutes les deux, elle dit :

— Enfants, filles pour moi.

Les mères se comprennent toujours, sous toutes les latitudes, quand il s'agit de parler des enfants qu'elles ont mis au monde et nourris de leur lait. Maman, très fière, raconte que nous sommes quatre et qu'elle aussi, comme ces femmes sauvages, nous a donné le sein quand nous étions petits.

Je demande, sachant ce que c'est :

— Roucou.

Je voudrais leur en acheter. Elles ne comprennent pas, je fais des gestes.

— Faire comme ça, avec rouge sur figure mamoiselle.

La vieille a saisi ; elle va chercher un petit flacon, et avec un pinceau s'apprête à me tracer les dessins qu'aux jours de fête elles se font sur le visage.

Intéressées, maman et ma sœur regardent.

Il ne faut pas bouger.

Une légère étoile sur le front, qui finit en suivant la ligne des sourcils. Sur les joues, deux raies bien droites ; au milieu d'elles, de petits ronds. Suivant le contour des lèvres, mais au-dessus d'elles, un trait aussi. J'admire, en qualité de peintre, la sûreté de sa main.

Elle a fini et me dit :

— Toi belle avec beaucoup colliers.

C'est la parure qui leur plaît le mieux. Autour de moi toutes portent des quantités de perles fines enfilées, mêlées à des dents d'animaux. Leur torse nu, aux jours de fête, disparaît sous cette parure.

Le commandant nous rappelle l'heure : il faut partir. Maman demande :

— Tu rentres à bord avec tout ce bariolage sur la figure ?

Je lui réponds :

— Il faut que papa le voie.

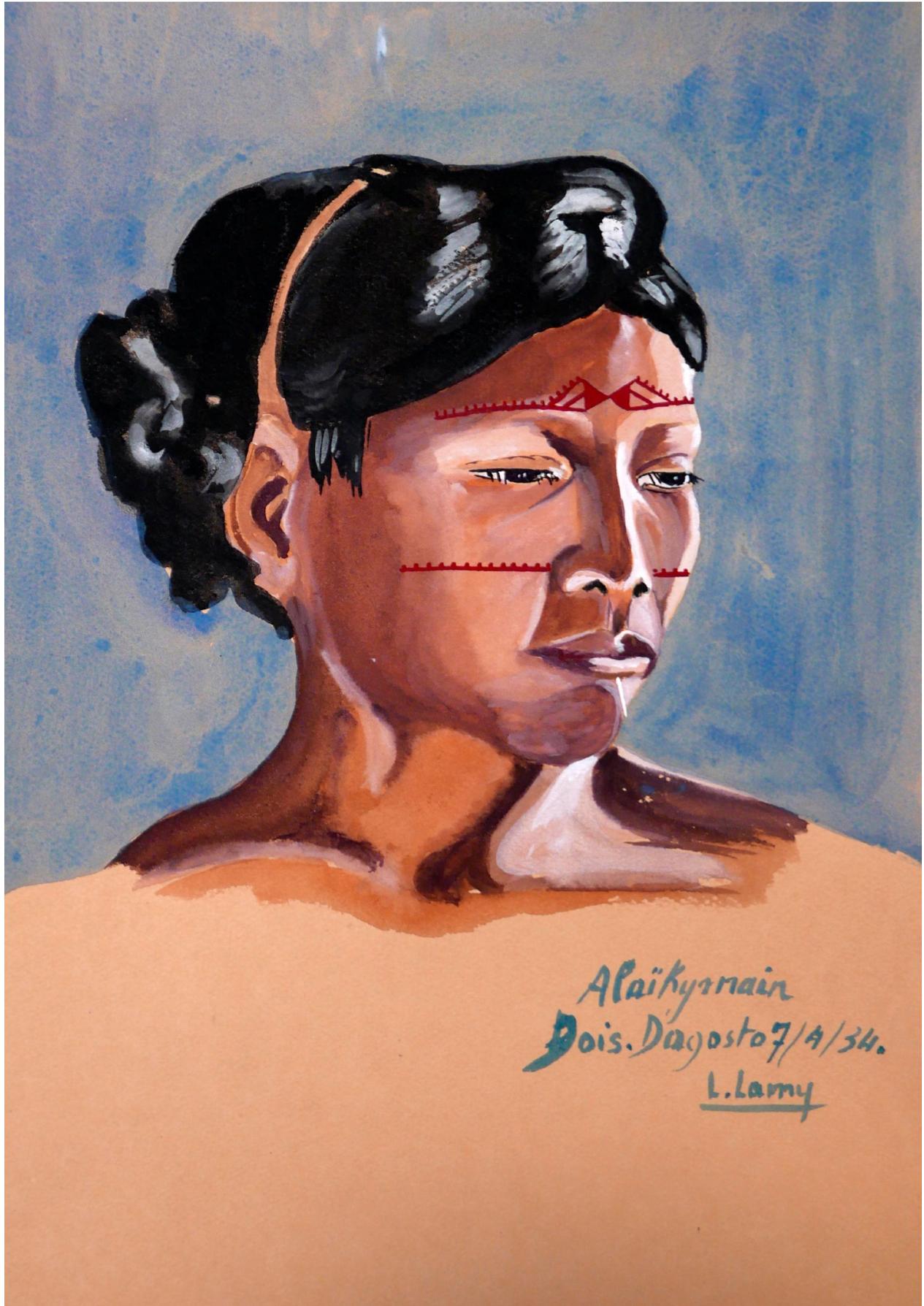
— Tu as l'air d'une vraie sauvage, toi si blonde et si rose ; c'est étrange, tu veux devenir tout à fait indienne ; jamais je n'aurais consenti à me faire faire de pareils dessins sur le visage. Comment vas-tu enlever cela ?

— Ne te tourmente pas ; la première fois, à Iracoubo, j'ai eu beaucoup de peine pour enlever ce roucou ; je me suis presque arraché la peau, mais avec de la graisse, cela part.

— Tant mieux, car enfin pour quelques heures je te permets ; mais ton père, je ne sais pas ce qu'il va dire. Aller chercher et regarder ces gens chez eux, c'est bien ; mais se transformer en indienne, vraiment, ma fille, tu exagères.

*

**



Mana, un beau village dans le sable. Quand nous arrivons, on nous dit : Arrivé de bonne heure le matin, papa est parti presque aussitôt avec Nelly pour visiter le village des lépreux, à deux heures et demie d'ici.

— Quel dommage, nous dit-on, que vous arriviez après leur départ. Vous seriez partis avec eux.

— Ah ! Non répond maman ; faire encore cinq heures de canot avant de déjeuner, et reprendre ensuite le vapeur pour Cayenne ? J'aime mieux rester ici.

— Vous auriez vu les lépreux.

— Je connais plus de six villages de ces malheureux, dont je m'occupe, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Nous allons voir les sœurs de Saint-Joseph.

Nous rendons hommages à la révérende Mère Javouhey, fondatrice de l'œuvre, à qui Mana doit beaucoup.

Prévoyant la pauvreté où allaient se trouver les esclaves, une fois libres et renvoyés par leurs anciens maîtres, elle leur fit défricher des terrains et planter des cannes. Ensuite, pour pouvoir leur donner du travail, elle fonda une distillerie. Le rhum d'ici est renommé. L'installation de l'usine est des plus primitives, mais nous sommes remplies d'admiration pour cette femme de tête qui savait agir et prévoir.

Abolir l'esclavage, effacer d'un trait le passé : parole et acte généreux vite conçus en France ; mais on n'avait rien prévu pour la vie nouvelle. Ces gens, qui n'avaient jamais eu aucune initiative, qui ne possédaient rien, allaient-ils mourir de faim une fois libres ?

Dans ce petit coin de Mana, une femme supérieure et bonne avait prévu la misère future de ces populations esclaves depuis des siècles et qui, tout à coup, allaient jouir des lois qui leur conféraient la liberté, mais aussi des devoirs nouveaux auxquels ils n'étaient pas préparés.

La directrice actuelle des sœurs de Saint-Joseph de Mana me dit :

— Pour faire travailler de pauvres gens, la révérende mère Javouhey a fondé cette usine. C'est pour moi un gros souci et beaucoup de peine. Mais les hommes du pays qui plantent la canne nécessaire à son fonctionnement ne savent pas faire autre chose, et je dois continuer cette œuvre si utile. Le bénéfice laissé par mon travail est peu de chose ; chaque litre d'alcool devant payer 6 francs de droits, que me reste-t-il ? Je continuerai quand même, en souvenir de celle qui s'oublia toujours pour les autres.

Je la félicite de son courage et de son abnégation.

Nous allons voir l'école.

Il y a une soixantaine de pensionnaires et 250 externes.

— N'avez-vous jamais eu comme élèves des enfants indiens ?

— Jamais, mais je ne désespère pas qu'ils viennent. Au grand village de la Pointe-Isère, d'où vous venez, un prêtre a commencé à bâtir une église, il doit m'envoyer deux élèves d'ici peu.

Ce sera peut-être pour ces tribus primitives le commencement d'une vie civilisée, la fameuse renaissance indienne dont on parle depuis quelques années. En Guyane

française, allons-nous suivre l'exemple du Mexique et "incorporer l'Indien" ? L'idée, en tout cas, est bonne.

Cela me fait penser aux missions culturelles du Mexique décrites par Marc Chadourne. Comme le dit cet auteur : "Partager les misères des humbles pour les éduquer me paraît, en soi, génial." C'est le travail que, de tout temps, dans les diverses parties du monde, ont su poursuivre nos missions catholiques. Les sœurs de Mana continueront cette tâche et ne failliront pas à leur devoir.

Nous visitons l'église, très vieille, et qu'il va falloir reconstruire.

On vient nous annoncer que papa et Nelly arrivent.

Ils sont bien surpris de nous voir, et surtout que nous ayons fait un si long voyage.

Nous leur racontons notre visite chez les Indiens, leur indifférence. Nelly dit :

— Pour nous, c'était tout autre chose ; ils avaient fait un apportionnement neuf, et à notre débarquement ils ont tiré une quantité de coups de feu. Ils étaient tous en costumes de fête. C'était chic.

— Je suis contente pour vous, dit maman ; vous avez vu de belles fêtes. Mais, j'ai surpris leur vie de tous les jours, monotone et triste, et c'est plus vrai que le spectacle auquel vous avez assisté ce matin.

— Tant mieux, tout le monde est content. Nous allons déjeuner.

La mairie de Mana a fait sa toilette pour nous recevoir.

Comme apéritif, nous prenons un cocktail. Excellent d'ailleurs. Tafia, sirop de sucre, citron et glace. Le service est fait par des jeunes femmes en robe de satin ou de crêpe de chine, de couleurs brillantes. Pour nous faire honneur, elles ont mis leurs plus beaux bijoux, et c'est étrange ces femmes en toilettes, couvertes d'or, qui vous servent à table. Ce ne sont d'ailleurs pas des servantes : elles ont consenti à venir en signe de bon accueil. Geste touchant de l'amabilité des temps passés.

Par exemple, il ne faut pas regarder de trop près l'argenterie.

À côté de moi un convive se bat avec un os de poulet ; appuie un peu fort sur sa fourchette, qui se casse en deux. Elle était en plomb.

C'est bien cela les colonies : des couleurs vives, éclatantes sous le soleil, beaucoup d'apparat, mais il manque toujours le nécessaire.

Retour à Cayenne par le même chemin.

En arrivant sur le bateau, nous nous sommes tous couchés, et pendant 22 heures nous n'avons même pas avalé une goutte d'eau. Nous connaissons la diète, mais tant d'heures sans rien prendre, en voyage, devient pénible. Descendus à terre, nous avons la tête qui tourne, et sous ce grand soleil de midi les cent mètres de jetée à parcourir nous semblent bien longs.

Nous allons nous reposer, et tout doucement je vais préparer mes parents à l'idée de me laisser partir seule dans ce camp.

✱



Seule chez les Indiens

La lutte a été dure pour arriver à faire comprendre qu'il fallait que je fasse ce voyage.

— Emmène au moins une de tes sœurs ?

— Non ; nous bavarderons, nous jouerons et je ne travaillerai pas.

— Eh bien, je vais avec toi. Je ne crains pas ces pays sauvages, puisque je suis allée habiter une île déserte en plein Océan Indien. Je te laisserai travailler, et je serai là s'il t'arrive quelque chose.

— Mais que veux-tu qu'il m'arrive ? Je ne serai pas malade, je suis solide.

— Et puis, là-bas, tu n'auras rien à manger ?

— Tu sais, je suis comme toi ; la nourriture, c'est une question qui ne compte guère.

— On dit toujours cela quand on a ce qu'il faut, mais tu n'auras même pas de pain.

— Je ferai comme les habitants, je mangerai du couac (manioc pilé).

— Enfin, tu as tout combiné, ta décision est irrévocable. Puisque tu vas là-bas, il faudra travailler. J'espère que tu trouveras des modèles intéressants, s'ils consentent à poser. Si tu y tiens tant, pars ; mais cette idée ne me convient pas trop, "une jeune fille seule chez les Indiens".

Il suffit de désirer violemment quelque chose pour qu'entre vous et vos projets des difficultés surgissent et vous obligent à attendre.

Le 20 avril [NDLR - les portraits de Louise de la Pointe-Isère sont datés de septembre ou octobre 1934], je peux enfin quitter Cayenne.

J'ai pour compagne de cabine une très gentille dame d'ici.

Comme toujours, sur ces bateaux, elle est malade : je la soigne. Ma grande endurance l'étonne ; quand le temps se calme et qu'elle est bien, nous causons, ce qui fait paraître le voyage moins long.

J'ai avec moi mon fidèle serviteur Dry, un Annamite ; il m'a dit :

— Moi content patir Pointe-Isère avec mamoiselle.

Pourvu que la solitude, là-bas, ne lui pèse pas ? Car il n'a pas, comme moi, un but intéressant à ce voyage.

En arrivant au village, il est très surpris et regarde ce coin inhospitalier. Cette longue bande de terre prise entre la mer et le fleuve, avec seulement quelques cases, ce n'est pas gai. On ne voit personne en arrivant, comme toujours.

— Mamoiselle rester ici, tout seule, pas moyen.

Il suit avec désespoir notre petit vapeur qui s'éloigne ; je lui explique :

— Impossible d'ailleurs de partir, il n'y a pas de route, et nous restons ici. Tu vois, la petite case, là-bas, c'est la maison pour moi. Vite, vas allumer du feu, il faut manger : je meurs de faim.

Dry a eu tôt fait, comme tout bon Annamite, de tirer le meilleur parti possible de la situation.

Nous avons mangé convenablement, et mon installation sommaire me suffira. Une table, un fauteuil pliant, mon attirail de peintre.

Mon lit Picot est dressé dans un coin. Pour mon serviteur, il y a une petite pièce qui lui servira de cuisine et où il dormira.

Il faut, tout d'abord, se protéger des moustiques. Quand la nuit tombe, ils s'abattent sur vous en trombe, et le seul moyen d'éviter leur morsure, c'est de chercher abri sous la moustiquaire. Aussitôt couchée, je m'endors.

Premier réveil à la Pointe-Isère

Un brouillard léger traîne encore sur le fleuve, noyant toutes choses. Suis-je sous les tropiques ? Il me semble me réveiller ayant pour cadre "les lentes journées d'hiver dans leur ceinture de brume et d'eau", et toute la poésie du Nord accourt vers moi pour me faire trouver plus grande ma solitude.

Je fais quelques pas sur le sable, et vois que ce doit être ici un des coins privilégiés pour ces Indiens nomades. Tout les invite aux voyages : la mer, qui les conduira "au grand pays" ; le fleuve, où sont échelonnés les sites voisins.

Le premier, le deuxième, le troisième village. Ils comptent, ici, leurs agglomérations comme les pointes du fleuve à Iracoubo. Un brouillard épais a noyé l'imagination de ces gens et ils ont choisi ce site en souvenir, sans doute, du paradis perdu, décrit par "La Grande Aventure", brochure de propagande pour les chemins de fer du Canada. Ce livre nous dit :

"À Hazelton, près du beau rocher Déboulé, au sommet enneigé, à la fière dentelure, les rivières Bulkley et Kispiox se jettent dans le Skeena. Cours d'eau impétueux, formé dans les glaciers, ce fleuve vient du Nord, mystérieux, grand, sacré par la légende. Prenant la direction sud-ouest, il s'évase progressivement et meurt dans un estuaire somptueux comme une apothéose. C'est le Gange, l'Indus de la Colombie, le fleuve mystique des aborigènes qui, au cours des siècles, tissèrent le long de ses rives des mythes ingénieux et poétiques. Quelle personne d'imagination, à flâner sur ses bords accidentés, à le longer dans un convoi du réseau national, ne sentirait mêlé aux brises, quelque chose de ce souffle créateur, et n'éprouverait un subit penchant pour les images légendaires et les symboles rouge sang ou bleu d'azur ? On comprend que les sauvages aient vu dans ce fleuve poissonneux, coulant dans une vallée grandiose, une nappe divine destinée à nourrir leur âme comme leur corps. La tradition indienne situe le paradis terrestre à Hazelton. Les environs du petit village, ancien fort de traite, ont donc représenté pour plusieurs générations d'hommes un lieu saint, redoutable, intangible, centre magnétique de tous les rêves, de toutes les aspirations et de tous les souvenirs, comme la Mecque, comme Bénarès. Pareille consécration indique un degré de civilisation inconnu des nomades de l'Amérique du Nord. La mythologie de ces Indiens dépasse celles de tous les autres indigènes. L'espace nous manque pour résumer quelques-unes de leurs fables."

*

**





Leurs fables ? Vais-je retrouver, avec les coutumes d'autrefois et leurs superstitions, le vrai visage de l'Indien, "humble et triste".

Tout à coup, en réfléchissant, butant dans les lianes légères qui couvrent le sol, je tombe violemment.

Est-ce le signe que je vais prendre complètement possession des terres de la Pointe-Isère ?

Cette idée m'amuse. Quelqu'un, près de moi, m'aide à me relever.

C'est Anaki, le plus beau gars et l'un des chefs d'ici.

Il a, lui barrant la poitrine, une raie de perles rouges et la corde qui tient son arc, et pour tout vêtement lui servant de pantalon, un léger calembé.

Il fixe une troupe de perroquets qui passent sur la mer. Plus vif que l'éclair, il tend son arc, et une jolie bestiole vient, toute sanglante, tomber à mes pieds.

Il m'en fait don, du geste dont un grand seigneur offrirait un royaume. J'accepte sa modeste offrande.

Je veux voir dans cette chute malencontreuse, non pas un signe de malchance, mais au contraire, grâce à cette rencontre et ce léger cadeau, un présage de bienvenue et de bon accueil.

Dry est accouru, il paraît mécontent de mon tête-à-tête avec Anaki; il le regarde de travers. Il m'interpelle.

— Moi préparé lait mamoiselle.

— En attendant, prends ce perroquet qu'on vient de m'offrir. Une fois la peau enlevée, tu feras la soupe ; ici, nous n'aurons pas d'autre viande.

C'est avec indifférence qu'il saisit l'oiseau.

Avant de quitter l'Indien, je lui dis :

— Mamoiselle content faire portrait pour toi, tout à l'heure toi venir ?

Il ne me répond pas et me regarde m'éloigner.

Cet Annamite et cet Indien, par leurs regards hostiles, paraissent ne pas vouloir s'entendre. Pourtant il le faut, sinon que leurs rapports puissent être amicaux, du moins qu'il ne règne entre eux aucune hostilité.

Rejoignant la case où m'attend le déjeuner, je dis à Dry :

— Toi content venir mamoiselle Pointe-Isère, tout Indien ; attention, toi pas faire bataille.

Il m'arrive, à la maison, de manger seule dans la grande salle à manger le petit déjeuner. En avalant, ce matin, mon café au lait, je n'étais pas ennuyée de ma solitude ; mais quand, à midi, j'ai vu, dressé sur ma table, mon unique couvert, j'ai été presque prise de panique.

Une voix intérieure me disait :

— C'est aujourd'hui le premier jour. Toute chose autour de toi a le charme de la nouveauté, mais tu vas rester seule, ici, pendant plus d'un mois.

Je fais vite le calcul : soixante fois devant cette table dans cette case rudimentaire. Le pourrai-je ?

Il me semble entendre maman me dire : "Tu as voulu jouer à l'exploratrice, ma fille ; maintenant il faut avoir du courage". Devant mes yeux, je vois la table bien servie de la maison, avec

tout autour notre famille, gaie et nombreuse. Les exclamations de chacun et les rires. Ici, je suis seule, et la mer fait auprès de moi son ronron berceur et monotone. Quelques cocotiers ayant juste à leur pied leur ombre, m'indiquent qu'il est midi. Mais quelle importance pour moi : je n'ai pas faim. Je m'assieds et ne mange pas. Dry, sévère, me gronde.

— Si toi pas manger, pas moyen travail.

Il prononce "tovaille". À Cayenne, cela me fait rire, mais ici vraiment je n'ai plus envie de rire, ni de causer avec Dry, fidèle Vendredi qui meuble ma solitude, ni de manger, ni même de travailler.

Ce moment de cafard, qui m'a submergé hier au moment de me mettre à table, n'a pas duré.

D'ailleurs, les difficultés ont surgi tout de suite, nombreuses.

Anaki, le chef que j'attendais la première après-midi, n'est pas venu. J'ai envoyé Dry le chercher, mais ce dernier, après une absence de plusieurs heures, est revenu en me bafouillant à peu près ceci :

— Moi chercher li partout. Enfin trouvé, mais li pas comprendre causer pour moi.

Comment faire ? Que ne suis-je aussi savante que le Juif Isaac Nassy qui, d'après le rapport de Malouet, fit, en 1777, un dictionnaire de la langue indienne galibi, d'où il résulterait que, par comparaison de cette langue avec l'hébreu rabbinique, les substantifs galibis seraient hébraïques.

Jamais je n'aurais cru désirer un jour aussi ardemment parler l'hébreu.

Mais le temps presse, la journée va finir. Déjà, la lune s'est levée, inondant toutes choses d'une lumière laiteuse, irréaliste. Vais-je m'aventurer, seule, vers ces cases là-bas, qui semblent déjà dormir ? Non, mieux vaut avaler le léger bol de laitage qui composera tous les jours mon dîner, et vite me coucher.

Je récapitule ma première journée. Rencontre d'Anaki le chef, joie trop vite éprouvée d'un présent considéré comme un joyeux présage ; mais ce n'est pas, ici, le temps des songes, et à la première heure, au lever, puisque Dry n'a pas pu m'amener des modèles, ce sera moi qui irai les chercher.

*

**

Chercher un modèle

Avec cette idée de chercher un modèle, j'ai mal dormi. J'ai attrapé des chiques : vieilles connaissances que j'aurais préféré ne pas retrouver. Avant de prendre mon tub, il a fallu, avec une aiguille, en extraire quatre. Ceci fait mal, et je regrette le temps, où, petite, maman profitait de mon sommeil pour m'enlever ces vilaines bêtes. D'ailleurs, depuis un an que je suis à Cayenne, je n'en avais attrapé qu'une. Vais-je pouvoir résister à leur morsure et aux moustiques ? J'ai déjà les pieds très endoloris et qui me brûlent.

Il faut longtemps marcher dans le sable, à la recherche de l'Indienne qui a bavardé avec maman. Ses filles sont jolies et consentiront peut-être à poser.

De si bonne heure, sur cette longue bande de terre, on ne voit rien. Pas la moindre fumée indiquant la présence d'êtres

humains. Ces gens ne mangent donc pas ? Il n'y a déjà plus personne dans les habitations.

Je reconnais le carbet de celle que je cherche.

Elle est seule, en train de préparer le couac ; je demande :

— Où filles pour toi ?

— Tout parti.

— Quoi faire ?

— Pêche, abatti, promener petit.

La vieille se tourne vers moi et demande curieusement :

— Toi venir ici quoi faire ?

— Dessiner toi.

Elle ne comprend pas ; j'essaie de lui expliquer.

— Toi mettre là, mamoiselle tirer photo.

— Oui photo, combien toi donner ?

J'hésite à dire le chiffre ; ne m'avait-on pas avertie : "Vous savez, les Indiens, rien à faire si vous voulez les photographier, ils refusent ; une fois ils ont consenti à poser, mais il a fallu leur donner cent francs" Alors, moi, qui veut leur demander de rester plusieurs heures sans bouger, qu'ai-je à leur proposer ?

Pour l'instant, je suis seule avec cette femme et ses filles n'arrivent pas. Si tout mon temps va se gaspiller ainsi, je reviendrai à Cayenne les cartons vides. À Iracoubo, ils ont bien consenti à se laisser peindre, mais ils connaissaient déjà la maison, et c'est sur la demande du père Raffray qu'ils sont venus. Ici pas de prêtre pour m'aider. J'ai peur de ne pas réussir.

Dry surgit tout à coup. Il est à ma recherche depuis un moment.

— Chef venir maison mamoiselle, chercher toi.

J'explique de mon mieux à cette femme de m'envoyer ses filles, elle semble avoir compris, et je retourne à ma modeste case.

*

**

Anaki le chef

Seul, sur le seuil, assis sur le sable, je retrouve le premier Indien aperçu hier. Il a vraiment beaucoup d'allure, et s'il veut bien poser, ce sera une chance.

Je m'approche de lui à le toucher : il n'a pas fait un mouvement. Jamais je ne comprendrai cette indifférence, ce manque complet de curiosité envers un autre être humain. Evidemment, il n'est pas question de politesse, mais avec ce degré de détachement, comment arriver à me faire comprendre de ces gens.

J'ai souvent dit à des Guyanais, qui n'avaient pas les mêmes idées que moi : "Pour vous comprendre, il faudrait que je sois ici depuis quelque temps déjà, que j'aie pu connaître au moins vos grands parents : les idées changent tellement d'un pays à un autre."

Pourrai-je trouver quelque chose qui intéresserait les peuplades d'ici. J'ai pensé à l'argent, et je commence.

— Toi tenir tranquille, comme ça, mamoiselle tirer portrait. Donner cadeau pour toi.

Et je lui mets dans la main un billet de dix francs. Il le regarde, le retourne, le palpe. Comme si j'avais voulu me moquer de lui, il le jette.

Je suis tellement surprise de son geste que j'en reste ébahie, et je n'ai pas vu venir derrière moi l'indienne de tout à l'heure avec ses filles.

De loin elle a saisi la scène ; elle est maintenant près de moi ; elle a ramassé le billet et me dit :

— Ça rien.

Elle fouille dans son pagne, en sort une pépite d'or et dit :

— Argent pour nous.

Dans sa petite main recroquevillée, le morceau d'or jette un faible éclat. À peine l'ai-je aperçu, qu'elle a déjà refermé sa main, mais cette fois ma surprise a fait place à un véritable ahurissement.

Que devenir avec tous ses billets qui ne servent à rien ? Retourner à Cayenne ? Comment prévenir les miens ? Pas de poste, ni de télégraphe ; alors il faudra rester là un mois sans rien faire.

Un tel chagrin se peint sur mon visage, que la vieille me prend par la main et me dit :

— Viens là-bas, loin pas trop, toi voir Monsieur Laurent.

Dans le sable, elle m'entraîne ; je marche, je cours, je ne sais plus ce que je fais, mais à l'accent de cette femme, je sens que, seul, l'homme vers qui nous courrons pourra m'aider.

À la recherche de l'or

Nous avons marché vite, c'est tout là-bas, à l'extrême bout du village ; il doit bien y avoir trois kilomètres, mais dans le sable et avec le soleil on n'avance pas très vite.

Nous arrivons à une case n'ayant pas tout à fait la même forme que celle des Indiens, et nous entrons.

C'est une espèce de magasin, de dépôt : à terre, il y a quelques sacs, des pots pour mettre du lait, quelques grandes caisses en fer-blanc où il doit y avoir du sucre ; mais comme tout est désert !

Nous sortons de cette maison et marchons encore un peu ; je retrouve un tableau familial : quelques poules qui picorent, un âne attaché à une charrette et, assis sur un tronc d'arbre, un homme qui épluche du maïs.

Il s'est un peu détourné en voyant l'Indienne, mais quand il m'aperçoit il se lève, vient vers moi et dit :

— Des lettres reçues de Cayenne m'avaient annoncé votre visite à la Pointe-Isère ; jamais je n'aurais cru que vous auriez le courage de venir.

— Mais nous sommes déjà venues.

— On me l'a dit. J'ai vu d'ailleurs votre papa et votre sœur Nelly, mais, comme tout le monde, ils sont venus pour quelques heures ; est-il vrai que vous allez rester plusieurs jours au milieu de ces sauvages ?

Je fais signe que oui ; il continue :

— Si cela vous plaît. Puis-je vous être utile en quelque chose ?



— Je crois bien ; je suis ici depuis deux jours déjà, et je n'ai pas encore trouvé de modèle ; mais surtout pour payer je n'ai que ça.

Et je lui tends un paquet de billets.

Il le prend, l'examine, et me dit :

— Ne vous tourmentez pas ; ici on ne paie qu'avec de l'or ; je vais vous changer vos billets pour quelques pépites et ainsi vous pourrez travailler avec les habitants.

— Comme je vous remercie. Sans vous, il ne me restait plus qu'à retourner à Cayenne. Mais vous avez un magasin, vous vendez quelque chose ?

— Oui, surtout aux gens de passage ; venez voir, je n'ai pas beaucoup de marchandises.

Nous rentrons dans la boutique.

— Que vendez-vous le plus ?

— De l'alcool et du sucre, depuis quelque temps ils achètent un peu d'huile. Et de l'essence aussi, pour ravitailler les canots à moteur des étrangers qui passent sur le fleuve.

— C'est cher ici ?

— Oui, plutôt ; prix unique d'abord : alcool, essence, champagne, vin, tout est à 30 francs le litre.

— Comme c'est curieux. Je ne croyais pas, au bout de l'Amérique du Sud trouver, comme à Place Blanche, un "Uniprix".

La force attractive de l'or

Je n'aurais jamais cru que quelques grains d'or puissent ainsi attirer les Indiens. La nouvelle que je paierai en pépites s'est propagée dans le village comme une trainée de poudre, et de bonne heure, après le déjeuner, j'ai pu travailler.

Il a fallu, comme toujours, leur donner des explications, leur conseiller l'immobilité, et dire :

— Moi tirer visage pour toi.

Assez vite, je trouve le ton juste pour rendre ce teint rouge cuivré si étrange, ces cheveux lisses et noirs. J'ai saisi la courbe des pommettes saillantes. Mais ce regard oblique, fuyant, où se voient toutes les caractéristiques de la race jaune, je dois travailler beaucoup pour le saisir. Je ne suis pas satisfaite aujourd'hui ; je demande :

— Toi moyen venir demain ?

— Non, envoyez Madame cent sous.

— Madame cent sous si tu veux avec toi, demain je recommencerai portrait pour toi.

Madame cent sous

Elles sont arrivées de bonne heure toutes les trois, hier après-midi : mon premier modèle avec sa mère, qui parle un peu français, et leur amie.

Les femmes qui ne posent pas, filent le coton à côté de moi.

Le temps est monotone, et je dis à la vieille :

— Pourquoi appelle celle-ci madame cent sous ?

— Parce que beaucoup histoire.

— Raconte.

Elle regarde avec méfiance les deux autres, surtout celle qui porte un nom aussi étrange ; satisfaite sans doute, elle a un geste vague qui veut dire : "Ça n'a pas d'importance puisqu'elles ne comprennent pas", et elle commence :

— Une fois an, grande fête pour nous. Premier, deuxième, troisième village tous Indiens venir ici. Faire beaucoup couac pour manger, et aussi cachiri pour boire.

— Quoi ça dis-tu ? Ca-chi-ri ?

— Cachiri, même chose rhum pour toi.

Je secoue la tête d'un air entendu et lui fais signe de continuer.

— Alors tout le monde manger, manger, danser, danser, et boire cachiri. Elles parti. Madame chinois et Madame cent sous sur le sable à côté nous. Nous croire beaucoup fatigué. On entend crier, tu sais comme, comment toi dire ?

— Ah oui, pleurer.

— Pleurer, crier, tout Indien va voir. Les deux la faire dispute, bataille ; madame cent sous donner ici au front coup avec couteau à madame chinois. Li sang tomber beaucoup. Tous demander : "Pourquoi toi faire ça ?" Mais personne causer. Fini la fête. Tout le monde chercher encore demander. Comment faire dispute. Li toujours pas répond. Alors le chef dit : "Toi frappé, toi payé." Madame Cent sous jette pour Madame Chinois papier même chose Mamoiselle donne chef l'autre jour. Nous pas connaitre ; alors celle qui frappé avec couteau dire comme ça :

"Cent sous. Cent sous. J'ai donné cent sous."

Ceux qui déjà parti aux grands pays explique "ça même chose petit petit pépité, moyen avec ça gagner sucre. Alors tout le monde donner nom pour elle : Madame cent sous.

Fatigué d'avoir fait un aussi long discours, elle retourne chez elle.

Quelles mœurs étranges, cette façon de rendre la justice soi-même, c'est simple, et cela paraît suffire aux Indiens. Durant les quelques jours passés ici, je n'ai jamais entendu de disputes. Chose incroyable, ils sont contents de leur juge.

Je suis d'ailleurs disposée à trouver tout bien, mes modèles viennent régulièrement. Mes dessins sont bons, je suis contente de moi, c'est le principal pour être heureuse.

*

**

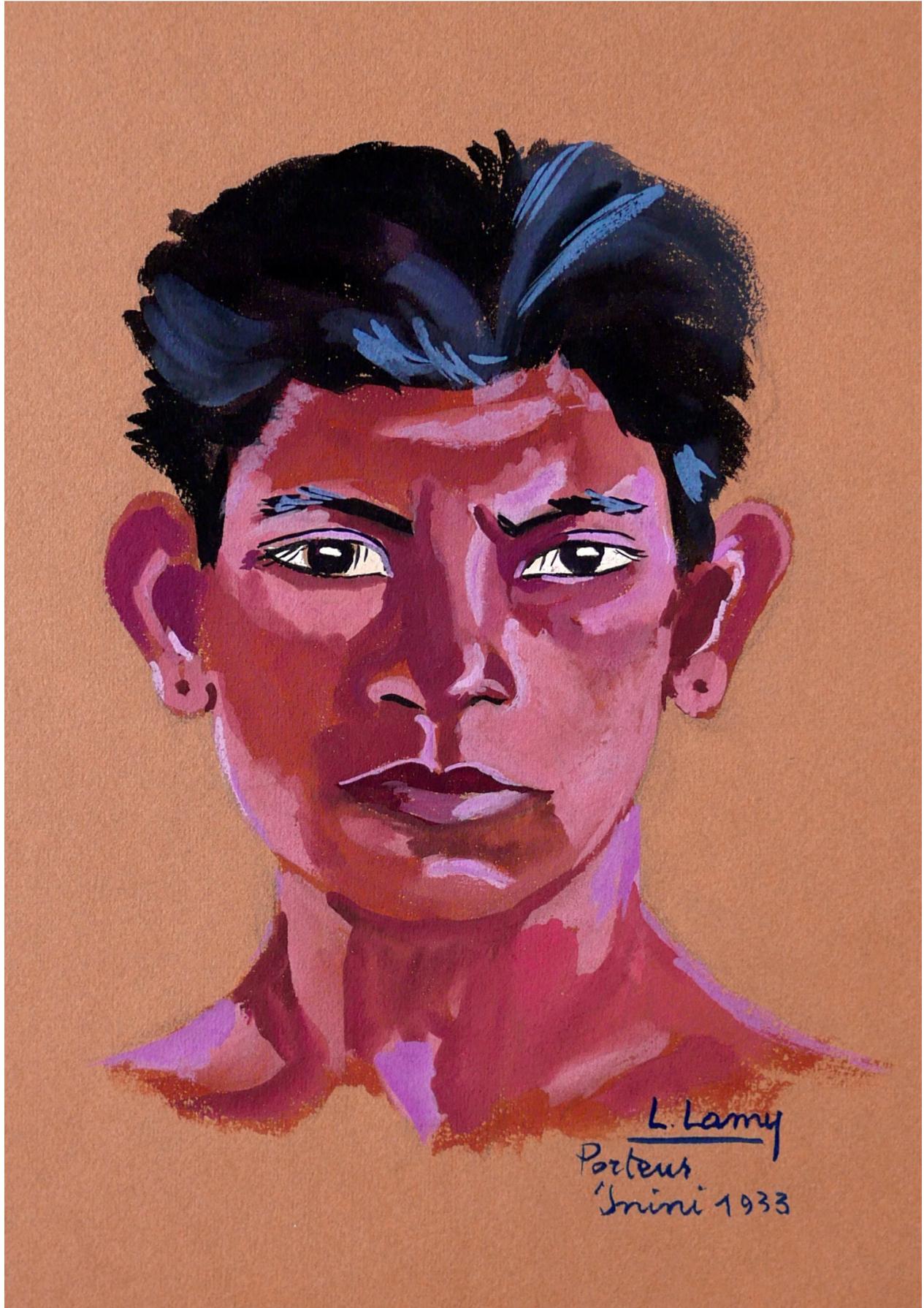
La pêche et la chasse

J'ai beaucoup travaillé pendant cette semaine. Ce n'est pas comme à Paris, où vous pouvez toujours trouver des modèles. Ici, quand les gens sont disposés à poser, ou, si la chance vous favorisant, à vous trouver des modèles intéressants, il ne faut pas perdre une minute.

Je vais maintenant prendre un peu de repos, et rôder autour des cases indiennes pour savoir ce qu'on y fait.

À tout seigneur, tout honneur : je vais vous parler des occupations des hommes.

De bonne heure, le matin, quand la marée est propice, ils partent à la pêche. Chacun prend ce qui est nécessaire à sa famille.



Il ne dira pas comme nous : "J'ai pêché tant de poissons en une heure". Nous voulons toujours prouver notre adresse ou notre chance. Ici, chacun est habile.

Les Indiens ne vont pas très loin sur leurs légères embarcations ; ils savent attraper le poisson en le visant avec leurs flèches. C'est pour moi un grand amusement de voir les petits garçons de 6 à 8 ans, adroits déjà comme leurs pères, venir chercher ce qu'il leur faut pour leur nourriture.

Les enfants apprennent tout ce qu'il leur sera utile (car il n'y a pas d'école) : pêcher, chasser, construire une maison, et pour cela abattre des arbres, travailler le bois, mais avant tout faire un abatti, construire un canot.

Leur embarcation est leur seul mode de locomotion, et l'Indien voyage souvent. N'ayant pas de route, il suit les rivières ; s'il n'a pas atteint avant la nuit le but de son voyage, il s'arrête en pleine brousse.

Les Indiens abattent la forêt autour d'eux, gardent les arbres les plus droits pour faire les montants des cases. Une toiture sommaire, recouverte de feuilles de palmiers, les abrite de la pluie. En quelques heures la maison est prête et les hamacs provisoires installés pour dormir.

Faire un abatti, c'est couper les plus gros arbres et y mettre le feu. Quand tout est consumé, ils nivellent la terre, éparpillant les cendres, bon engrais naturel. C'est là qu'ils planteront le manioc, le coton, les patates, tout ce qui est nécessaire enfin à leur nourriture et à leurs besoins.

Quand la terre n'est plus assez fertile, ils vont plus loin ; la place ne manque pas : on brûle un autre coin de la grande forêt tropicale, et on construit d'autres cases.

Malgré cela, il y a des centres, comme la Pointe-Isère, autour desquels ils gravitent. Ils s'installent bien pour quelque temps là où ils ont leur travail, mais ce sont des installations provisoires. Comme vous auriez une petite maison à la campagne ; ils ont une habitation là où leurs cultures passagères sont installées.

Bons forestiers et bons chasseurs, ils confectionnent aussi leurs flèches, et sont les dignes descendants de Pagaret, qui, en 1645, tua sur la rivière, d'un coup de flèche entre les deux yeux, le Gouverneur Brétigny. Cet Indien, nous dit l'histoire, était borgne.

Vous vous imaginez facilement de l'adresse de ceux qui ont leurs deux yeux.

**

Filer le coton, soigner les enfants

Quand les hommes sont partis à la pêche ou à la chasse, les femmes gardent les enfants.

Elles font de leurs mains, sans l'aide d'aucune machine, tout ce qui est nécessaire à leurs besoins. N'appelle-t-on pas Indien celui qui vit de son travail sans avoir recours à celui d'autrui ? La poterie servant à cuire les aliments est l'œuvre des femmes, elles tracent sur son fond rougeâtre des dessins noirs très anciens. Elles font de grands bols, et aussi, pour chercher de l'eau, des petites cruches ressemblant à celles trouvées dans le Midi de la France. Les plus habiles les confectionnent même en forme de canard ; elles reproduisent avec l'argile le serpent dont elles ont

si peur. Pour se protéger de sa morsure, avec le coton planté, récolté et tissé par elles, elles font des espèces de jarretières garnies de franges leur serrant fortement la cheville et la jambe au-dessous du genou. C'est Anaki qui m'a expliqué cette mode :

— Femmes pour nous toujours nues ; quand nous partir abatti, beaucoup serpent lui piqué jambe, poison pas moyen monter.

Il montre son cœur.

Alors on suce la petite plaie, et le venin ne pouvant pas se répandre dans le corps, la mort est évitée.

C'est très ingénieux.

Mais ces sortes de jarretelles, appelées cepou, que portent les femmes, rendent la cheville ridiculement mince. D'ailleurs la jambe ainsi serrée deux fois s'atrophie légèrement, mais cela ne semble pas gêner ces dames.

Fort résistantes, elles aident l'homme à la pêche et à la chasse. Une fois le coton filé, elles ont des métiers primitifs leur servant à tisser les vêtements qu'elles porteront, et surtout à confectionner le hamac.

Coquetterie

De tous les bibelots que j'avais apportés pour tenter ces Indiennes, coupons de cotonnade, colliers, perles de toutes sortes, ce qui leur a plu davantage, c'est assurément les glaces.

Les femmes se retrouvent coquettes sous toutes les latitudes, mais peu sont aussi occupées de leur arrangement que ces Indiennes.

Quand je les ai un peu connues, elles ont bien voulu me dévoiler quelques-uns de leurs secrets.

Ce qui leur prend beaucoup de temps, c'est leur coiffure. Leurs longs cheveux sont soigneusement brossés, huilés et nattés. Pour tous les jours, elles portent cette longue chevelure pendante, mais les jours de fête elles la relèvent en deux grosses nattes roulées sur la nuque.

Le visage est orné de dessins de toutes sortes ; la complication suprême est de fixer sur le roucou (teinture préparée par eux), qui colle très fortement, des petites plumes savamment disposées.

Sur tout le corps elles se font un quadrillage ressemblant à celui qu'elles dessinent sur leur poterie, puis la poitrine reçoit les colliers. Leurs rangs en sont si épais qu'ils les couvrent entièrement, et la plus belle à peine à supporter leur poids.

Partout, il faut souffrir pour être belle, mais ici le résultat est atteint, et ces Indiennes ainsi parées sont vraiment charmantes.

**

Origine

Ces Indiens de la Pointe-Isère, que j'essaie de vous décrire, d'où viennent-ils ?

L'Amérique, croit-on, fut peuplée plusieurs millénaires avant l'ère chrétienne.

Des peuplades vinrent nombreuses d'Asie, de Malaisie ou de Polynésie. Elles s'installèrent sur le littoral du Pacifique et

s'avancèrent vers la chaîne de montagnes qui va de l'Équateur à la Patagonie.

La période brillante de cette époque est située vers 1000 et 1200, et le règne des Mayas fut le plus célèbre. C'est vers cette époque que furent construits les monuments admirés de tous, tel Maison du Scribe, la Maison des Nones. Vers le quinzième siècle, croit-on, la décadence, la chute de l'empire Mayas, renversé par des tribus guerrières venues du Mexique. Enfin, de puissants guerriers indiens résisteront jusqu'au dix-septième siècle. Là, ils seront définitivement battus et dispersés.

Ils fuiront vers le Sud.

Par quel hasard, ces tribus d'ici sont-elles arrivées à se fixer en Guyane Française ?

Ils marchaient devant eux, à la recherche des pays sans mal. Pays fabuleux où le gibier abonde, où les femmes sont jolies, pays aussi où il y a beaucoup d'or.

C'est peut-être en entendant parler du mystérieux Eldorado, la ville où les toits sont recouverts d'or, qu'ils sont venus jusqu'ici.

Mais ils ont oublié maintenant jusqu'au nom de leur chef. Savent-ils, ces pauvres Indiens, qu'ils ont possédé une civilisation ancienne vers laquelle tous les savants du monde se tournent actuellement ?

Mystérieux, tristes et silencieux, avec la perte de vos riches empires et vos temples magnifiques, il ne vous reste plus rien. Votre vitalité, votre gaieté.

C'est l'un de vous, venu du Brésil en 1855, Paolin, qui, étant allé dans l'Arataye pour faire la récolte de la salsepareille, en a fait la découverte.

Est-ce le précieux métal qui, seul, compte pour vos transactions, qui vous donna tant de tristesse ?

Indiens, vous qui vivez ici, vous ne savez plus rien de votre histoire et de votre race.

Au Mexique, de nos jours, on fait tout pour faire revivre votre brillant passé.

Je cherche les circonstances qui pourraient vous rendre votre gaieté. Mais, ici, on m'a dit : "Pour qu'il y ait des fêtes, il n'y a qu'un événement qui compte pour eux : c'est la mort. Les brillants cortèges qu'elle suscite et les rites anciens que la sombre visiteuse fait revivre, je vous les expliquerai plus tard.

Construction d'une église

J'avais appris à Cayenne qu'on projetait de bâtir une église à la Pointe-Isère. Mais je fus bien surprise en la voyant presque terminée.

Les Indiens attachaient, jusqu'ici, si peu d'importance au sacrement du baptême, que les prêtres de l'importance du Révérend Père Raffray, avaient presque renoncé à leur inculquer les premiers principes de la foi catholique, car à peine chez eux ils retournent tout de suite à leur paganisme. L'histoire raconte qu'en 1758, 1.500 Indiens furent baptisés à Iracoubo.

Le prêtre de Mana a beaucoup travaillé pour les apprivoiser. Il a réuni les fonds nécessaires à l'édification de son église ; aujourd'hui les murs sont montés pour faire un étage, le toit est

presque terminé. Combien ce travail représente de ténacité et de patience.

Je sais qu'il doit venir dire la messe ce matin, aussi de bonne heure je l'attends.

— Comment, mademoiselle, vous dans ce village ?

— Mais oui, depuis quinze jours déjà.

— On m'avait prévenu de Mana, mais je ne croyais pas possible que vous puissiez vivre plusieurs jours à la Pointe-Isère.

— Et vous, mon père, vous y restez bien ?

Je ne puis lui dire : "Chacun son travail, je suis venue peindre les Indiens ; vous, votre tâche est d'essayer de sauver leur âme." Sacerdoce tellement élevé que toute occupation paraît mesquine devant ce but spirituel.

— Pour votre travail, je vous adresse tous mes compliments. Je sais que vous avez été votre architecte, votre maçon, votre couvreur, et je trouve aussi en vous un confrère, car j'ai admiré les peintures que vous avez faites pour l'église de Mana. Elles sont fort bien.

Il rougit.

— Je m'amuse un peu, mais je ne suis pas un artiste comme vous.

C'est à mon tour de rougir.

Pendant cet assaut de compliments, l'heure de l'office a sonné.

— C'est la première fois, me dit-il, qu'une Européenne entendra la messe dans cette église ; puisse cet événement vous porter bonheur !

J'entre, mais dans le temple inachevé, pas même un banc pour s'asseoir. Autour de moi, une vingtaine d'Indiens sont entrés. Des enfants pour la plupart. Ils sont presque nus. Pour venir prier ici, le père leur a conseillé de mettre des vêtements, mais Dieu seul voit les âmes, et nous savons bien que pour lui notre nudité ne compte pas.

Pêche d'un Lamentin

J'avais souvent entendu parler du lamentin, on m'avait vanté sa chair aussi fine au palais que celle du veau, mais je n'espérais pas en voir capturer un sous mes yeux.

J'étais à faire le portrait du grand chef Anaki quand, soudain, des cris de toutes sortes vinrent nous déranger.

Je sors de ma case, et je trouve beaucoup de monde sur le rivage.

Je m'approche. Un canot se dirigeait vers nous. Il semblait remorquer un autre bateau ?

Quelle [...] [NDLR - un pli dans le manuscrit rend illisible la fin de cette phrase]

En approchant, je distingue le corps d'un énorme lamentin. Il mesurait 5 mètres.

Avec beaucoup de peine on le traîna sur le sable, et immédiatement le partage de cette masse de chair commence.

Tout le monde était gai : n'était-ce pas une provision de vivres de plusieurs jours pour ces populations frugales ? Je fus

comprise dans le partage. Dry, qui s'y connaît mieux que moi, choisit lui-même notre morceau.

C'était le nègre Patti, du deuxième village, qui avait fait cette capture; en suivant et chassant sa proie, il avait été entraîné jusqu'à nous.

Trop loin de chez lui, il faisait partager sa chance à notre village.

Quand tout fut fini, on abandonna la carcasse au fil de l'eau et aux oiseaux de proie, nombreux dans ces parages.

Le jour finissait et la lumière ne me permettait plus de continuer mon travail.

Dry avait préparé le dîner, vint s'asseoir à côté de moi. Anaki le suivait et s'étendit sur le sable. Le nègre Patti, fatigué et heureux de sa pêche, s'accroupit près de nous et chanta une mélodie triste où revenait toujours le nom de son lointain village d'Afrique.

Tout à coup la lune se leva, et comme peintre j'admirai ce tableau. Sur ce coin de terre américaine nous étions là quatre races réunies :

Dry, l'Annamite (race jaune).

Anaki, l'Indien (race rouge).

Patti, le nègre (race noire).

Louise, l'Européenne (race blanche).

Ce chant si doux, cette lune ronde qui se levait sur les flots, un cocotier près de moi balançait ces longues palmes au vent léger du soir, ce silence, tout concordait pour faire de ce beau crépuscule une soirée étrange, pleine de charme et de douceur.

Départ de la pointe-Isère

Depuis plusieurs jours déjà, j'avais les pieds complètement déchirés par les chiques.

Dry, me voyant matin et soir me battre avec ces bêtes minuscules comme une pointe d'aiguille, mais si difficiles à enlever, m'avait déjà dit plusieurs fois :

— Si toi veux, moi connaît remède. Mettre pétrole, tabac en poudre tout mélangé, après mettre sur pied mamoiselle, tout tué chiques et pas moyen gagner les autres.

— Dry, tu es fou; impossible de supporter cette odeur, j'aime mieux souffrir.

— Comme toi veux.

Malgré mon courage, aujourd'hui dimanche, n'y tenant plus, et voulant me chausser pour assister à la messe, je lui dis :

— Fais ton truc, je vais fermer les yeux et le nez, barbouille-moi les pieds avec ta mixture.

— Mamoiselle raison, après bon, moi connaît.

Il était à me frictionner énergiquement les pieds, quand un jeune garçon, venant du troisième village, apparut soudain, tenant un papier dans ses doigts. Il me le tendit.

À ma grande surprise, c'était un télégramme de mes parents, vieux de huit jours.

Il était allé à Saint-Laurent, puis par la chaloupe au troisième village, enfin un Indien en pirogue était venu me le porter.

Maman disait : "Rentre tout de suite. Très inquiets. Donne nouvelle. Baisers."

Toute la famille, n'ayant pas de lettre de moi, s'inquiétait, et je cherchais comment leur répondre ; tout à coup Dry me dit :

— Aujourd'hui dimanche, monsieur, madame, Nelly, Jeannette, aller cinéma Cayenne. Ici Mamoiselle Lou cinéma les moustiques.

Je l'aurais pilé avec plaisir, pourtant c'était exact. Mais tout cela avait assez duré, ces piqûres, ce télégramme, la réflexion de Dry, tout à coup je fus prise du désir de rentrer tout de suite. Oui mais, comment faire ? Par quel chemin ?

Heureusement, le lendemain un nouveau télégramme me disait : "Chaloupe sera Pointe-Isère mardi midi. Pars pour Saint-Laurent où bateau t'attendra."

Je sautais de joie. Mes bagages furent vite faits. Je dis au revoir à tous, et promis de revenir. Deux jours après j'étais à Saint-Laurent.

*

**

Quelqu'un de nos amis a écrit "Le Décivilisé" [NDLR - roman de Charles RENEL (1866-1925) publié en 1923 chez Flammarion], et maman, racontant ce livre, dit souvent : "Il n'y a aucun effort à faire pour redevenir des primitifs."

Après l'expérience que je viens de subir, et malgré mon amour de la solitude, je trouve qu'il est parfois dur de se trouver seule dans un coin perdu de brousse.

Aussi, ai-je retrouvé Saint-Laurent et mes amis avec une grande joie. Tout me semblait merveilleux.

L'électricité après une simple bougie. La maison bien arrangée et ornée de fleurs, un lit où on peut se retourner sans craindre une chute. Ayant de la glace, pouvoir boire frais, et avoir une nourriture variée et de la viande tous les jours.

Ceux qui se plaignent tant des villes, je les invite à aller faire un petit tour à la Pointe-Isère.

Ces gens perdront certainement des kilos, mais reviendront avec des yeux nouveaux leur montrant toutes nos inventions maudites souvent par nous, comme autant de merveilles.

Il n'y a aucun effort à faire pour se laisser gâter et vivre confortablement.

Saint-Laurent m'a paru charmant, et je l'aurais quittée avec beaucoup de regrets, si je n'avais su retrouver ma famille à Cayenne.

*

**

Les amis qui m'ont si bien reçue pendant mon passage à Saint-Laurent sont venus m'accompagner jusqu'au bateau, et me demandaient :

— Voulez-vous voir votre installation ?

Je réponds :

— Je la connais, et combien confortable.

Vous savez, le principal, c'est de ne pas avoir le mal de mer. Il faut mieux être simple matelot sur un petit voilier, avoir pour toute couchette un paquet de cordages, que le riche passager du plus beau paquebot, et être incommodé par le mal de mer. Le



premier dormira bien et trouvera la vie belle, l'autre ne fermera pas l'œil et maudira son sort.

— Nous savons que vous êtes devenue brave, mais enfin, voyager sur un Tanon, nous ne voudrions pas être à votre place.

— Vous savez, tout n'est qu'habitude ; c'est mon huitième voyage dans ces conditions.

— Oui, mais vous ne saviez peut-être pas quel serait vos compagnons de voyage.

Derrière moi, j'entends un piétinement, et je vois une troupe de bagnards sac au dos, prêts, eux aussi, à embarquer.

J'avoue, à ma grande honte, qu'un léger frisson m'envahit toute entière, et je demandais :

— Comment. Ils partent sur le même bateau ?

— Mais oui, l'égalité pour tous ; ce n'est pas à Paris, où ce mot est inscrit partout, qu'il faut chercher ce beau rêve. Ici, c'est une réalité. Monseigneur Gourtay, évêque de la Guyane, les inspecteurs, les chefs, le Gouverneur lui-même, prennent le même bateau.

Tous sont égaux.

Et en pouffant, ils ajoutent :

— Devant le mal de mer.

— C'est gai, mais enfin, s'il y avait une révolte ! Ils sont au moins cinquante.

— Il n'y a aucun danger. Je vois, ils sont enchaînés par les mains seulement, deux par deux, ou plutôt ils portent, comme en France, de simples menottes.

Tous ces hommes en troupe m'examinent. Cette petite jeune fille, qui va voyager avec eux, pourquoi est-elle là ?

Mais je me trompe, Ils ne regardent rien autour d'eux. Leur curiosité d'un instant est passée, et ils restent là, impassibles. Pauvre troupeau souffrant et résigné, tableau navrant des forçats, je vous reverrai toujours quand je penserai à la Guyane.

**

Le troupeau

Un dernier au revoir aux amis, et en route pour Cayenne.

Il y a du bruit, du mouvement au départ, et cette agitation subsiste tant que nous sommes sur le fleuve Maroni, où nous ne bougeons pas.

Quand nous quittons ces eaux calmes, nous abordons la mer. Tout est changé.

Le bateau commence à se soulever doucement et à retomber ; en nous éloignant du rivage, les mouvements deviennent plus violents et plus brusques. Le vent du large chante sa chanson puissante et grave. C'est le signal, pour ceux qui seront malades, de trouver tout mauvais en ce bas monde. Il faut souffrir du mal de mer pour trouver misérable notre rôle sur la terre.

Combien de personnes m'ont raconté ceci :

"Aussitôt le départ, nous avons eu gros temps, presque tempête. Je m'étais aperçu que je n'avais pas mon portefeuille contenant mon argent. Où était-il ? Resté dans la poche de mon

pardessus, ou bien dans le sac de voyage ? En tous cas, j'étais si malade que je n'aurais pas fait un mouvement pour le chercher. Les yeux fermés, on pouvait me dévaliser. Même si on m'avait jetée à la mer, je n'aurais pas poussé un cri."

Songeant à cela, ma pensée revient à mes tragiques compagnons. Que font-ils ?

Me tenant aux boiseries, je regarde.

Ils sont là, les cinquante, accroupis sur le pont ; ma surprise est grande, ils sont tous déchaînés.

Leurs surveillants sont devenus tellement humains qu'ils ont pris la responsabilité effrayante de les laisser ainsi. Ces hommes sont maintenant de vraies loques et peuvent à peine se tenir debout. D'ailleurs, que faire sans armes ?

Il y a quelques années, des pirates chinois transportés sur un bâtiment anglais ont jeté à la mer leurs gardiens, et ont essayé de s'emparer du bateau. L'"Illustration" a reproduit le drame et raconte l'histoire.

Cela se passait sur les côtes lointaines de Chine, contrée où s'accomplissent tant de drames, théâtre de toutes les horreurs ; n'a-t-on pas écrit sur lui "Le pays des supplices", que je n'ai jamais pu lire jusqu'au bout, tant j'en avais la nausée.

Mais ici en Guyane...

En Guyane ?

Mais il n'arrive jamais rien de vraiment tragique et, sur cette idée consolante, je rentre dans ma cabine et m'endors.

Aussi rassurée, ayant à me toucher ces cinquante bandits, qu'en voyageant pour mon plaisir sur un bateau de luxe.

**

L'important en mer, c'est d'arriver.

L'heure n'existe pas, aussi ne demandez jamais à un marin, comme je l'ai entendu si souvent :

— Capitaine, à quelle heure cette escale ?

Vous entendez invariablement cette réponse :

— En mer, Madame, on sait toujours quand on part, jamais quand on arrive.

Mais cela, c'est seulement pour s'amuser de la figure ahurie de la trop impatiente passagère.

Nous devons être en vue de Cayenne le lendemain vers 14 heures, mais nous avons eu du retard, la mer était mauvaise ; aussi, sur le quai, j'ai trouvé tout mon monde bien inquiet.

Maman surtout ; après m'avoir embrassée plusieurs fois, et regardée comme s'il y avait un siècle que j'étais partie, elle a passé son bras sous le mien.

Enfin, je te tiens ; c'est fini ce voyage ; tu vas avoir beaucoup de choses à nous raconter, mais cette fois je ne veux plus que tu partes.

Mais cela, c'est une autre histoire !









ANNEXE 1 – Courrier de la SHNEC adressé à Louise LAMY le 6 juin 1988 en remerciement pour ses dons d'un portrait d'indienne monté sous verre et d'une poterie d'origine indienne.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DE
COLMAR (Ht-Rhin)

Fondée en 1859

C. C. P. Strasbourg 176.27

Colmar, le 6 juin 1988 19

Madame Henri TREPIER

38, rue de Hattstatt

68 000 COLMAR

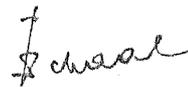
Madame,

Vous avez récemment confié à Mme FUCHS (19 avril 1988) pour être remis au MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE une de vos œuvres de peinture montée sous verre - portrait d'indienne n° 94 - ainsi qu'une poterie d'origine indienne.

Ces deux objets de valeur seront intégrés à notre collection d'Ethnographie dont le responsable est M. Gilbert MEYER et nous en disposerons au mieux en fonction de notre programme d'exposition. Nous aimerions disposer de quelques renseignements sur les ethnies indiennes concernées, que nous pourrions faire figurer sur l'étiquette.

Je vous exprime la reconnaissance de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE COLMAR pour ce don. Nous serons heureux de pouvoir vous rencontrer à l'occasion des manifestations que nous organisons au MUSEUM ou de nos sorties.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments respectueux



J. SCHAAL, président.

ANNEXE 2 – Texte de la conférence donnée à la Société d'Histoire naturelle et d'Ethnographie de Colmar en 1991 par Louise LAMY, archive manuscrite transcrite et transmise par la famille LECHLEITER.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

C'est beaucoup de plaisir pour moi, ce mercredi 23 octobre 1991, de voir dans la vitrine du Musée d'Histoire Naturelle de Colmar, la potiche en terre cuite faite par une indienne Roucouyenne, du village de Oyapock, où j'ai séjourné 10 jours. Le fleuve Oyapock sert de frontière entre le Brésil et la Guyane française. Je m'exprimerai en artiste peintre qui a beaucoup voyagé, puisque nous allons ensemble faire escale par la pensée à Madagascar où je suis née. Je suis une créole blanche, née de parents européens. Avant d'aller rejoindre son poste, mon père, le gouverneur Lamy, et moi-même avons été reçus en mars 1932, par Monsieur et Madame Gaston Monnerville à Paris. Monsieur Monnerville a succédé à Jean Galmot. Il y a eu un film qui est passé dans toute la France : "Jean Galmot l'aventurier".

Ce petit pot à piments a comme inscription : "MoCoeur a dit Momo". Sur un autre pot en créole : "Boudié pri Galmot li envoyé Momo" -Le bon dieu a pris Galmot il a envoyé Momo.

Par quel hasard ces tribus d'Indiens Galibis de la Petite Isère à l'embouchure du fleuve Mana et les Roucouyennes de l'Oyapock sont-elles arrivées à se fixer en Guyane française ? Elles ont trouvé un pays fabuleux où le gibier abonde, pays aussi où il y a beaucoup d'or ; c'est peut-être en entendant parler du mystérieux Eldorado, la ville dont les toits seraient recouverts d'or.

En 1932 le bagne existait encore. Il y avait 6000 bagnards répartis au camp de Saint Laurent de Maroni pour les assassins, et à 20 kilomètres de là, à Saint Jean, environ 2000, les voleurs, surnommés les "pieds de biche". J'y ai assisté à deux représentations théâtrales : "Mon crime" le 2 février 1935 et "liberté provisoire" le 6 février. Il y avait aussi un camp important à Cayenne.

Sur la véranda de la résidence, des bagnards libérés criaient : "À mort le gouverneur".

Après l'affaire Galmot, il y avait de la garde au gouvernement, c'étaient des Sénégalais.

Nous sommes allés au camp de Kourou où se trouvait la tour Dreyfus. Avec des jumelles on voyait les 3 îles du Salut. Avant d'arriver à Cayenne, nous avons fait escale aux îles du Salut, la grande Île Royale où se trouvait Cezeneq, hospitalisé à ce moment-là.

Pendant ce séjour de 28 mois à Cayenne il y eut une révolte à L'île Royale.

Des bagnards avaient pris l'enfant d'un de leurs gardiens comme bouclier. Mon père se demanda alors s'il devait faire venir l'avisé "d'Entrecasteaux", mais il était à Fort de France. Tout est rentré dans l'ordre. Celui qui n'a pas vu un bagnard en Guyane ne sait vraiment pas ce que peut être la douleur humaine.

Dans tous les pays lointains les voies d'eau ont été des routes naturelles.

La lutte a été dure pour faire comprendre à mes parents que je voulais aller peindre et vivre chez les Indiens Galibis de la Pointe Isère. J'ai emmené avec moi mon fidèle serviteur Dry, bagnard du camp du "saut du tigre" dans l'Inini. Dans ce camp 200 bagnards originaires de Poulo Condor se trouvaient sous les ordres d'officiers français. Nous avions au gouvernement 12 domestiques bagnards : annamites cambodgiens et chinois. Ils avaient de magnifiques tatouages. Seuls le chauffeur et le jardinier étaient des bagnards français.

À la Pointe Isère il y avait trois villages. Mes modèles voulaient être payées en or. J'ai donc acheté des petites pépites d'or. Je me promenais dans ces villages à la recherche de mes modèles, car les Indiens ne venaient pas à moi. Mais avec des glaces, des coupons de cotonnades, des colliers de verroteries, la coquetterie devenant plus forte, mes modèles indiens étaient devenues des amies. Elles posaient avec beaucoup de patience, et quand j'avais terminé leur portrait elles me disaient : "Mademoiselle Lou pri ma figure".

Mon grand étonnement était de voir ces Indiennes portant une épingle qui leur sortait de la lèvre inférieure. Avant d'employer les épingles en acier, c'était l'épine très dure et très pointue d'un palmier qu'elles utilisaient pour l'opération que je vais vous conter.

Serait-ce de la coquetterie que ce dard ? Messieurs si vous voulez un jour faire votre cour à une Indienne, ne l'embrassez jamais sur la bouche ; qui s'y frotte s'y pique.

Une nuit je me réveille avec des démangeaisons sous les ongles des pieds. J'avais attrapé des chiques (puces qui vivent dans le sable). J'en avais déjà eues à Madagascar. J'étais assez habile à la lueur de mon photophore à bougie je les retirais avec la même épingle flambée dont se servaient les Indiennes pour tirer ces vilaines petites bêtes des pieds de leurs enfants. J'ai raconté mon histoire au chef ANAKI. Le soir même il m'a offert une petite jarre en terre cuite vernissée au roucou et ornées de très anciens dessins noirs (le roucou est un arbre des régions d'Amérique tropicale aussi appelé "arbre rouge à lèvres"). Les Indiennes sont de véritables potières. Cet objet contenait une pommade faite avec des feuilles de tabac pilées et de la graisse. Je m'en suis enduite les pieds. Anaki m'a dit : "Mademoiselle Lou plus gagner bête".

Lors d'une tournée de mon père à l'intérieur de Inini on avait installé le téléphone volant. Pendant que nous prenions des rafraîchissements un serpent est passé à un mètre de nous. Il était tout vert. C'est le serpent banane ; sa piqûre est très venimeuse. J'ai rencontré de très nombreux animaux sauvages : des chats tigres (ocelots), des chiens crabiers qui ont les pattes palmées, les

tatous (mammifères édentés revêtus d'une cuirasse) pouvant se rouler en boule, une couleuvre, un serpent de 6 mètres de long digérant un puma qui tenait tout le fond d'une pirogue. Il y avait aussi le porc épic, le mouton paresseux si lent dans ses mouvements.

Dans la mer : les requins, les raies électriques, les poissons scie et aussi de délicieux poissons. Je me nourrissais comme les Indiens, des galettes de couac faites avec du cramanioc râpé que l'on essore à l'aide d'une longue couleuvre tressée (le cramanioc est un tubercule de manioc doux utilisable sans fermentation). Je buvais de l'eau de noix de coco, si fraîche et pétillante. Un matin un Indien a tiré avec son arc une flèche en bambou au bout de laquelle se trouvait un harpon et a attrapé un lamantin.

Sur le bord du fleuve nous étions les quatre races : Louise la blanche, Dry mon bagnard la race jaune, Anaki la race rouge et un bosch noir (les boschs sont des noirs de petite taille, brévillignes et d'un noir très foncé, strictement nomades). Les boschs vont en pirogue ravitailler les placers d'or (un placer est un gîte détritique de minéraux lourds ou précieux, c.-à-d. qui résulte de la désagrégation d'une roche préexistante) où se trouvaient les orpailleurs.

On a découpé le lamantin en lanières et on l'a fait cuire sur un feu de bois. J'en ai mangé avec eux et j'ai été malade. Je devais avoir le tube digestif boucané. De nouveau j'ai eu recours à Anaki qui m'a fait boire une potion avec des graines bleues, et mon indisposition a passé.

J'ai assisté à une grande fête où l'on avait fait macérer avec de l'eau dans une belle pirogue du manioc mâché par les femmes et fermenté pendant 48 heures. Ils y ont ensuite ajouté deux dames-jeannes de rhum très fort. C'est le Cachiri que l'on boit dans des petites calebasses. C'est très fort et très grisant. Je vous montre le souvenir de ma calebasse qui a fait tant de déménagements. Ce jour de fête les femmes huilent leurs beaux cheveux, leurs visages sont ornés de dessins de toutes sortes, la complication étant de fixer la teinture rouge du roucou qui colle fortement. Elles disposent savamment des petites plumes blanches sur leurs visages. Sur tout le corps. Elles se font des dessins ressemblant à ceux des poteries et la poitrine reçoit des colliers faits de dents de tigres ou d'agouti. Leurs rangs de perles sont si épais qu'ils les couvrent entièrement ; et c'est très lourd. Partout il faut souffrir pour être belle. Pour se protéger de la morsure des serpents elles tissent des jarretières en coton toujours teintées au roucou. Ces jarretières serrent fortement la jambe au-dessous du genou. C'est encore Anaki, qui avait appris le français avec les bons Pères, qui m'a expliqué cette raison : "femmes pour nous toujours nues quand nous partons dans la forêt pour chasser", si le serpent mord la jambe, le poison ne peut pas remonter et il me montre son cœur. On suce alors la plaie et le venin ne peut pas se répandre dans le corps et la mort est évitée. Ces jarretières s'appellent Cépau.

J'ai aussi mangé du bouillon de perroquet avec des graines orange d'un palmier ouara, des œufs de tortues de ces grosses tortues de mer qui creusent le sable si chaud et qui pleurent de douleurs.

Faire un abatis c'est couper les beaux arbres, y mettre le feu. Quand tout est consumé on nivelle la terre. Les cendres sont un engrais naturel. On y plantera du cramanioc, du ricin pour faire le roucou, des patates douces, du coton pour faire les hamacs. Les Indiens y naissent et y meurent dans la paix mieux que dans n'importe quel hôpital. Leur vie entière c'est la chasse, la pêche et l'amour de la forêt. Ce qu'on a appelé l'Enfer vert est en réalité pour eux le Paradis.

Ils sont les dignes descendants de Pagaret qui, en 1645, tua sur la rivière d'un coup de flèche entre les deux yeux le gouverneur Brétigny. Cet Indien, d'après l'histoire était borgne ; imaginez facilement l'adresse de ceux qui ont deux yeux. Si vous avez quelques questions particulières à me poser sur les Indiens de Guyane, je me tiens à votre disposition.

Louise Lamy - 23 octobre 1991